

Les questions et les difficultés qui se posent aux enfants et à leurs parents deviennent parfois un vrai cheval de bataille pour les professionnels. Comment soutenir ce petit dont les parents sont en conflit? Comment réagir face à un enfant qui se masturbe? Comment comprendre qu'une mère puisse tuer ses enfants?... Pas facile parfois de rester professionnel en situation de grande émotion voire de sidération.

Or, les situations de souffrance et de fragilité appellent à être accueillies, accompagnées, soutenues avant tout par les personnes de l'environnement habituel des familles : les puéricultrices, les enseignants, les professionnels de l'aide qui les côtoient au jour le jour. La prévention se tisse, en effet, dans le contact quotidien, au cœur des réalités de la vie.

Ce livre aborde différents thèmes partant des questions des professionnels et de leur position de nursing, d'éducation ou d'aide.

POINTS DE REPÈRE POUR PRÉVENIR LA MALTRAITANCE

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

POINTS DE REPÈRE POUR PRÉVENIR LA MALTRAITANCE

Quentin Bullens, Danielle Debluts, Françoise Dubois, Judith Dupont, Nathalie Ferrard, Julie Fraiteur, Françoise Guillaume, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Diane Huppert, Serge La Haye, Vincent Magos, Catherine Marneffe, Claire Meersman, Frederic Muller, Axelle Pirotte, Claire-Anne Sevrin, Serge Tisseron, Reine Vander Linden, Nadine Vander Elst.

yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté
française de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



yapaka.be

Points de repère pour prévenir la maltraitance

Temps d'Arrêt / Lectures

*Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles.
Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.
– 8 parutions par an.*

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Delphine Cordier, Nadège Depessemier, Sandrine Hennebert, Philippe Jadin, Christine Lhermitte et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be.

Comité de pilotage : Jacqueline Bourdouxhe, Deborah Dewulf, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humbert, Magali Kremer, Céline Morel, Marie Thonon, Reine Vander Linden.

Une initiative de la Communauté française de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor - Ministère de la Communauté française de Belgique - 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
2e édition - septembre 2010.

Sommaire

| | |
|---|----|
| Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ? | 5 |
| L'enfant réel n'est jamais celui qu'on a rêvé | 8 |
| Le déni de grossesse..... | 11 |
| Secouer un bébé peut être très dangereux..... | 15 |
| Les signes de souffrance psychique chez l'enfant .. | 18 |
| Comment réagir aux morsures d'un enfant ? | 22 |
| Les familles et leurs différences..... | 24 |
| Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants. | 27 |
| L'angoisse est-elle nocive pour les enfants ? | 30 |
| Un enfant se masturbe, dois-je m'inquiéter ? | 33 |
| Les jeux à caractère sexuel doivent-ils nous inquiéter ? | 36 |
| Les limites aident à grandir ? | 40 |
| Punir un enfant?..... | 43 |
| L'enfant face à la mort | 46 |
| La permanence des équipes éducatives aide à se construire | 49 |
| La garde alternée : pas pour les tous petits | 53 |
| Cet enfant est-il hyperactif ? | 57 |
| Faut-il châtier les parents qui donnent une fessée ? | 61 |
| « Aliénation parentale », un concept qui peut causer du tort | 36 |
| Malmener ou brutaliser un bébé : impensable ? | 67 |

| | |
|--|-----|
| Comment comprendre qu'une mère puisse tuer ses propres enfants ? | 69 |
| Ne pas voir la maltraitance sous son toit ? | 72 |
| Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?..... | 75 |
| Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ? | 79 |
| Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?..... | 82 |
| Les professionnels peuvent-ils encore toucher les enfants ? | 86 |
| Les demandes des parents et l'institution éducative | 89 |
| Comment aider les enfants en cas d'événement tragique ? | 92 |
| Qu'est-ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile ? | 98 |
| Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels ? | 102 |
| Les risques d'Internet, mythes et réalités | 105 |
| La télévision dans les maternités : quand bébé regarde maman qui regarde la télé | 109 |
| Pourquoi la télévision est-elle toxique pour les enfants en bas âge | 113 |

Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?

La croyance populaire soutient l'idée que « les enfants maltraités deviennent des parents maltraitants ». Ce propos repose sur le constat que les parents maltraitants ont souvent souffert eux-mêmes de maltraitance, ont vécu un passé douloureux ou des relations difficiles avec la génération précédente.

Pourtant ce phénomène de la reproduction systématique de la violence est loin d'être généralisé et n'est certainement pas scientifiquement prouvé. Bon nombre d'adultes qui, enfants, ont souffert de parents violents ou abusifs, sont néanmoins devenus des pères, des mères responsables et fiables.

En abordant la parentalité, la plupart des hommes et des femmes se demandent s'ils pourront s'occuper valablement de leurs enfants, s'ils pourront être des parents différents de ceux qu'ils ont eus, surtout si ceux-ci étaient toxiques et destructeurs.

Beaucoup de femmes enceintes revisitent leur passé et se questionnent sur la manière d'apporter à leur enfant attention, protection et tendresse sans être étouffantes et sans faire peser leurs angoisses ou soumettre à leur violence potentielle. Le désir de bien faire est là et l'angoisse de ne pas y arriver est, elle aussi, souvent présente. Se poser ces questions, c'est déjà chercher à engager des changements.

La capacité d'analyser de façon réaliste les liens à ses propres parents (ni en les diabolisant, ni en camouflant les souffrances) permet de sortir du soi-disant « sillon tout tracé » de la répétition. Sans cela il risque d'y avoir un « collage » au triste modèle qu'ont été les parents et une répétition des modes relationnels vécus dans l'enfance. Ce travail ne se fait pas seul; il se réalise et se poursuit tout au long

de la vie dans les échanges et les relations avec les autres : le conjoint, la fratrie, les amis, les professionnels autour de la grossesse et de la naissance, et d'autres plus spécialisés éventuellement.

Dans les familles où l'histoire se répète, le problème semble être que les générations amènent aux suivantes la « note » non réglée avec la précédente et font ainsi « payer » à leurs enfants le malheur de leur propre enfance. Et cela n'est pas juste; imaginons que, revenant chercher sa voiture au parking, un homme la retrouve abimée. Le fautif n'a pas laissé ses coordonnées. Furieux et énervé, cet homme heurte à son tour par mégarde un autre véhicule. Il s'en va, lui aussi, sans laisser nom et adresse, estimant qu'il n'a pas à payer deux fois. Le préjudice qu'il a subi ne lui donne pas le droit de léser à son tour quelqu'un d'autre. Et s'il dispose d'une légitimité à être en colère, cela ne lui donne pas le droit de faire payer sa faute à quelqu'un qui n'y est pour rien.

Ce mécanisme agit implicitement dans les familles maltraitantes : les parents qui n'ont pas pu faire entendre leur malheur ou être reconnus dans leur souffrance par leurs propres parents ou par d'autres adultes, attendent de leurs enfants de réparer ce qu'ils ont enduré. Or ceux-ci n'en ont pas les moyens. Placés dans une telle position impossible, les enfants ne peuvent qu'être blâmés, critiqués, jugés, réprimandés, donc maltraités à leur tour. Les enfants ne peuvent tenir un rôle de soignant à l'égard de leurs parents. Attendre d'eux qu'ils se soucient de la dépression parentale, qu'ils canalisent les colères et la violence de leurs parents, surveillent leurs passages à l'acte suicidaire ou servent d'objet sexuel revient à leur voler leur place d'enfant et à abîmer radicalement leur confiance en l'adulte et en eux-mêmes.

Ce n'est pas auprès des enfants que les adultes blessés doivent se réfugier et solliciter de l'aide. Voilà pourquoi l'attention et la solidarité à porter aux

parents maltraitants sont si nécessaires et certainement plus réparatrices que le blâme ou l'exclusion. Par l'attention accordée au parent, le professionnel aide peu à peu ce dernier à prendre en compte ses responsabilités d'adulte, à s'identifier à son enfant et à lui laisser sa place pour éviter de lui faire tenir un rôle qui ne lui revient pas.



L'enfant réel n'est jamais celui qu'on a rêvé

Imaginer son bébé, c'est le faire exister et déjà l'investir bien avant la naissance. Désirer un enfant s'inscrit pour chacun dans des processus psychiques complexes qui relèvent de son histoire générationnelle, de son expérience comme enfant, de son projet de devenir parent et des valeurs sociales ambiantes, de la culture dans laquelle on vit...

Pour son enfant, chaque parent imagine le meilleur. Il le voit grand, beau et fort, lui prête toutes les qualités qu'il privilégie : intelligent, généreux, créatif, sportif.... Il l'imagine également toujours en référence à ses propres parents ou grands-parents.

Rêver son bébé

Les images de l'échographie matérialisent déjà le bébé attendu. Fille ou garçon ? Même si pour la plupart des parents les deux sont bienvenus, l'annonce du sexe amène une réalité autre. Se sentir père/mère d'une fille ou d'un garçon est différent, ouvre une voie distincte de la vie : « J'avais vraiment l'intuition d'attendre un garçon et c'est une fille ! » « Enfant, je me suis occupée de mes petites sœurs, avec les filles je sais donc y faire mais, pour un garçon, je n'ai pas d'expérience... ». Chaque parent recueille, dans ces images, confirmation et assurance quant à ses attentes, ses craintes, ses espoirs. Les mesures et les données de l'échographie confirment la bonne santé du bébé et fournissent matière visuelle pour anticiper, rêver plus avant.

La naissance est une étape importante dans la confrontation à la réalité de l'enfant qui a occupé l'esprit durant tous ces mois de préparation. Un « travail de deuil » permet aux parents d'accueillir

l'enfant différent, tel qu'il est et non seulement tel qu'il a été désiré et pensé. La plupart du temps, imprécis et ouverts, les rêves des parents laissent place au bébé tel qu'il est. La rencontre dans la réalité vient alors les confirmer ou prendre leur place.

À la naissance, parents et enfant se reconnaissent alors. L'émerveillement suscité par l'enfant réel chez ses parents leur permet de le découvrir sinon conforme à leurs attentes, du moins reconnaissable et tellement unique déjà dans ses mimiques, dans sa façon d'être.

Du rêve à l'enfant réel

Imaginer son bébé est indispensable à sa conception et à sa vie. L'accepter dans sa réalité de personne singulière et différente est tout aussi indispensable. Tout au cours de sa vie, l'enfant n'est jamais complètement tel que les parents l'ont imaginé ou espéré. Chaque étape de son développement remet en jeu les espoirs qu'on a mis en lui.

Mais, l'enfant n'est pas là pour réaliser les ambitions et les rêves des adultes, réparer leurs erreurs ou les deuils du passé. Le rôle des parents est d'accompagner l'enfant dans son développement, d'être à son écoute, de l'aider à construire son identité propre.

Des difficultés peuvent apparaître quand l'écart est trop important entre l'enfant rêvé et l'enfant réel. Dans d'autres cas, l'enfant reste trop longtemps, voire toute sa vie, l'enfant imaginaire de ses parents. De manière souvent inconsciente pour eux, l'enfant est alors placé dans une position où il porte des attentes et des espoirs qui appartiennent au passé, d'autant plus lourds qu'ils restent situés dans l'inconscient et/ou dans un secret telles les hontes familiales, les expériences traumatiques, les catastrophes sociales... Les parents projettent alors sur l'enfant des désirs réparateurs d'un manque

d'amour, d'échecs, de deuils non faits, de blessures jamais cicatrisées...

Alors que les désirs conscients permettent à l'enfant de se construire, ces charges inconscientes contrarient lourdement son développement et parasitent les relations au sein de la famille.

Le désir d'être parent s'aligne sur les mêmes processus psychiques. Comme l'enfant idéal n'existe pas, il n'existe pas de parent parfait.

Le rôle du professionnel

Dans les situations difficiles mais aussi quand l'entourage n'y contribue pas, l'accompagnement des parents par des professionnels s'impose pour dépasser le deuil de l'enfant idéal : soutenir cette maman qui ne sait plus que faire avec son bébé qui pleure sans cesse alors qu'elle l'imaginait aussi calme que celui de sa sœur, accompagner ces parents qui auraient tant souhaité un garçon après le décès de leur petite Julie, alors que c'est une fille qui s'annonce...

Devenir parent, accueillir un enfant impose inévitablement de refaire le chemin de son histoire familiale. Amener le parent à évoquer ce qu'il attend de son enfant et que celui-ci ne peut lui apporter, va l'aider à se départir des traces non résolues du passé et ainsi diminuer l'impact des générations antérieures.

Dans un même mouvement, la parole d'un professionnel pour qualifier le bébé, le décrire positivement à son parent permet à ce dernier de le découvrir tel qu'il est et de l'investir peu à peu dans sa singularité.

Le professionnel a également un rôle important en cas d'handicap, par exemple, car la façon dont les parents vivent cette réalité, leurs sentiments d'injustice, d'échec, de culpabilité influencent la manière dont ils vont investir l'enfant et le renforcer ou non dans sa différence.



Le déni de grossesse

Se découvrir enceinte au sixième mois de grossesse ou à l'accouchement paraît incroyable. Pourtant, cela peut arriver : on parle de « déni de grossesse » quand une femme enceinte n'a pas conscience de l'être.

Le déni est un mécanisme de défense puissant qui se manifeste par la non prise de conscience d'une partie de la réalité. Ce mécanisme renvoie à la notion de clivage : ma main droite ne sait pas ce que fait la gauche. Il n'y a même pas de conflit interne.

Dans le registre de la maternité, un tel fait semble impossible. On pense alors à de la dissimulation, à de l'insouciance... Car, dans l'imaginaire collectif où la grossesse est généralement un événement heureux qui se prépare, imaginer qu'une femme ne réalise pas être enceinte est impensable!

L'ambivalence du désir d'enfant, conflit interne, existe pour la majorité des femmes et prend des formes, des degrés et des connotations variés. Le déni de grossesse, du registre du clivage, appartient à une toute autre réalité : la grossesse n'existe pas ! La femme n'a aucune conscience de son « état » d'être enceinte ; ni le psychisme ni le corps ne se transforment autour d'un bébé pourtant bien présent.

On ne naît pas mère, on le devient par de profonds remaniements où interviennent désir d'enfant, projet de devenir parent, histoire personnelle... La grossesse est un processus de mise au monde de l'enfant et de son propre statut de mère dont les transformations physiologiques et psychiques passent par l'état d'être enceinte, l'attente de l'enfant, sa mise au monde, la séparation d'avec lui....

Dans le cas de déni, la femme se trouve dans un état particulier où ses sens sont à l'arrêt. Ce mécanisme de défense protège d'une terrible angoisse inconsciente :

nier la réalité pour éviter de souffrir trop signifie alors nier la souffrance insupportable.

Le corps s'allie au mental pour ne montrer aucun signe de changement physique. Il ne se modifie pas ou à peine : les règles peuvent perdurer ou alors la femme attribue leur absence à un dysfonctionnement passager ; ce qu'elle ressent éventuellement sera mis sur le compte de la fatigue, d'un changement survenu, une légère prise de poids sur le compte d'une « fringale » passagère.... Les spécialistes se demandent encore aujourd'hui où se cache cet enfant clandestin, invisible pendant parfois neuf mois, qui naît avec un poids normal.

L'entourage de la femme (conjoint, familiers) reste aveugle, gagné par la contagion du déni. De même les professionnels, éventuellement sollicités pour une douleur au ventre, une fatigue excessive... semblent perdre leur réflexes cliniques. Des médecins consultés dans ce cadre n'ont parfois pas diagnostiqué la grossesse ou l'ont pensée à quelques semaines alors qu'elle était à terme. C'est dire si la connaissance et la rationalité ont peu à voir avec la puissance du déni...

La sortie du déni

Quand surgit la levée du déni, c'est la sidération ! La confrontation à la réalité est insupportable, troublante pour la femme, le conjoint et l'entourage.

La naissance apparaît comme un moment particulier qui échappe au contrôle mental de la femme. Quand l'accouchement survient de manière inattendue, dans la solitude, la mort du bébé est parfois au rendez-vous par manque de soin. Pour la femme, il ne s'agit pas de tuer un nourrisson mais d'annuler la réalité de ce qui surgit.

Quand l'accouchement se passe en milieu hospitalier ou que la découverte de la grossesse est accompagnée par des professionnels, l'enfant peut être bien accueilli, l'impensable peut être intégré, dépassé. Les processus

de maternité et de parentalité peuvent se mettre en place, l'accueil de l'enfant s'organiser dans une autre temporalité et les liens mère-enfant s'amorcer. Là où la pensée a fait totalement défaut, un travail psychique avec la mère permet de franchir peu à peu les étapes manquées.

Ce travail d'accompagnement est difficile pour les professionnels, eux-mêmes pris dans ce mouvement de sidération qui enferme la pensée et génère des projections émotionnelles teintées de leur propre vécu. Le recours à une réponse strictement médicale constitue alors souvent un refuge pour les professionnels en difficulté.

Le déni de grossesse n'est pas dû à la jeunesse ou à un manque d'information de la femme. On peut le trouver chez des femmes de tout âge, de tout milieu social, de tout contexte familial et de toute configuration de couple. Le fait d'être mère ne protège pas non plus du déni. Une mère attentive et compétente pour ses premiers enfants peut ne pas avoir conscience d'une nouvelle grossesse. On parle d'un phénomène « en creux » qui ne permet de donner aucune explication rationnelle, aucun mobile à ce syndrome. Il s'agit souvent de femmes qui ont peu appris à exprimer leurs émotions, à être à l'écoute de leur corps. Cette observation clinique ouvre une porte au travail de prévention.

Le rôle du professionnel

D'un point de vue collectif, la prévention doit viser la connaissance et la prise en compte du déni de grossesse par les professionnels de la santé et de la justice ainsi que par le grand public.

Expression d'une souffrance, le déni de grossesse doit faire place à la création d'un espace psychique d'accueil de l'enfant grâce à l'aide des acteurs autour de la naissance. Ceux-ci matérialiseront leur

préoccupation pour la mère et le bébé à travers les soins et l'accompagnement habituels du post-partum. Ces gestes, ces conseils, la continuité de la présence, ancreront petit à petit le bébé dans la réalité de la maman.

Les équipes doivent être, elles aussi, soutenues pour ne pas rester dans la sidération ou ne pas tomber dans le jugement, réactions qui risquent d'anéantir la fluidité des pensées si nécessaire pour sortir du déni.



Secouer un bébé peut être très dangereux

L'enfant qui naît devient pour un moment le point central de la vie de ses parents, créant un nouvel environnement. Par exemple, il manifeste faim, coliques, peurs, besoin de contacts, poussées dentaires ou toute autre sensation d'inconfort à travers les pleurs. Quelle que soit sa demande, les pleurs sont le moyen privilégié d'expression du bébé. Cependant, ces pleurs présents de manière quasi permanente dans le quotidien d'une famille peuvent réellement envahir l'espace nécessaire à chacun. Parfois la tension déborde et s'exprime vis-à-vis du bébé pleureur que l'on prend et que l'on secoue.

Ce geste n'est souvent pas ressenti par les parents comme particulièrement violent mais plutôt comme une façon de « sortir sa colère ». Comme on secouerait un peu, en le prenant par les épaules, un enfant plus âgé désobéissant.

Il faut savoir cependant que lorsqu'un bébé est secoué, sa tête balance relativement violemment d'avant en arrière. Or, contrairement au cerveau adulte, celui d'un bébé ne remplit pas complètement la boîte crânienne. Les oscillations brusques de la tête peuvent provoquer d'une part la déchirure de vaisseaux sanguins et d'autre part un va-et-vient du cerveau qui heurte les parois du crâne; ces secousses peuvent causer des saignements et des lésions cérébrales aux conséquences neurologiques souvent graves pour l'enfant.

Les nourrissons sont particulièrement vulnérables car leur tête est grosse et lourde par rapport au reste de leur corps, tandis que les muscles de leur cou ne sont pas suffisamment toniques pour maintenir et redresser la tête. C'est pourquoi il est tellement important de veiller à soutenir la nuque de l'enfant et

de ne jamais le secouer. De même, certains parents n'ont pas conscience des dangers de le secouer pour jouer, de le lancer en l'air pour le faire rire...

Symptômes et conséquences

Si après avoir été secoué, un enfant a subi des lésions, il change d'aspect et cesse d'agir comme d'habitude; il ne va plus manger, dormir ou jouer de la même façon. Plus la secousse est violente et donc la lésion neurologique importante, plus sera court le délai entre secouage et apparition de symptômes graves. Les premiers symptômes peuvent aller de l'irritabilité à la léthargie (soit l'absence de réactions), aux vomissements voire aux convulsions ou à une perte de conscience accompagnée d'un arrêt de la respiration ou d'un décès.

Les effets des lésions neurologiques chez certains enfants peuvent entraîner une invalidité permanente (retard de développement, cécité, paralysie...) alors que d'autres ne présenteront aucun trouble apparent immédiat mais souffriront tout au long de leur vie d'un éventail de déficits tels que des troubles du comportement, du développement cognitif ou de l'apprentissage.

Comment aider le parent à prévenir tout débordement?

Chaque parent traverse durant l'éducation de son enfant des moments de « ras-le-bol »! Que ce soit par les pleurs, la provocation ou la recherche des limites, les enfants ont une grande capacité à nous toucher parfois au plus profond de nous-mêmes. Malheureux de se sentir insuffisants ou de crainte d'être jugés, trop peu de parents s'autorisent à parler de leur énervement et de leur sentiment de frustration.

Permettre aux parents d'exprimer leurs tensions, de reconnaître leur « ras-le-bol », de nommer leurs

inquiétudes, leurs découragements, c'est avant tout développer à leur égard une « présence engagée »; c'est au travers d'une disponibilité régulière, empreinte de non-jugement et d'empathie que le parent pourra s'autoriser à confier au professionnel ces pensées qui parfois le débordent.

L'intervenant pourra aussi inviter les parents à identifier les personnes ressources de leur entourage : familiers, amis, voisins, professionnels vers qui ils pourraient se tourner lorsqu'ils ont besoin d'aide ou plus simplement besoin de souffler...

Il s'agit alors d'accompagner les parents à imaginer et anticiper des solutions adaptées à leur réalité.



Les signes de souffrance psychique chez l'enfant

La souffrance psychique hélas ne se diagnostique pas ni ne se traite comme une maladie dans le champ somatique. Les signes en sont parfois énigmatiques et/ou secrets.

En outre, l'enfant a la particularité d'être une personne en devenir, d'être en voie de construction; rien n'est figé chez lui et les symptômes qu'il peut développer sont parfois à considérer davantage comme un moyen de faire face aux secousses de son parcours existentiel que comme les signes d'un tableau pathologique.

C'est pourquoi les indices de souffrance psychique sont peu spécifiques, prennent des formes variées, et leur intensité ne préjuge en rien de leur gravité.

Enfin, les enfants sont dépendants des adultes qui en ont la charge et réagissent donc aux attitudes de ces derniers et aux climats relationnels auxquels ils sont soumis et dont ils ne peuvent décider de s'extraire comme peuvent le faire les adultes.

Repérer la souffrance psychique chez l'enfant est certes moins compliqué que d'en saisir le sens et la traiter avec les adultes concernés par le mal-être de cet enfant. Tout repérage, évaluation, démarche diagnostique, doit donc intégrer la question suivante : « Qu'en dire et qu'en faire avec les adultes qui ont la responsabilité de l'enfant au quotidien, et qu'en perçoivent ou qu'en ont perçu ces derniers ? »

Un enfant, ça n'existe pas seul

Une souffrance repérée doit trouver sa signification dans la tête de ceux qui vivent avec l'enfant pour

pouvoir être prise en compte et traitée par et/ou avec eux. Car « un enfant, ça n'existe pas seul » : son équilibre, son bien-être, ses stratégies d'adaptation sont directement fonction de ceux dont son existence dépend. La souffrance d'un enfant est donc souvent celle de ses parents (par effet de vases communicants), comme la sieste propre peut devenir préoccupation ou tourment chez ses parents. On ne peut donc jamais évaluer le problème que présente un enfant sans s'inquiéter de ce qui, dans ce problème, peut blesser, toucher, figer ou émouvoir ses proches. D'ailleurs, se proposer en partenaire de ceux-ci pour chercher ensemble à comprendre et trouver des solutions est la seule voie d'aide possible. C'est d'abord par ses parents qu'un enfant souhaite être aidé; quitte à ce que cette aide, quand il y a urgence, leur soit offerte en même temps par une tierce personne.

À l'inverse de l'adulte, l'enfant n'a pas une expérience suffisamment déployée dans la durée pour comparer les manifestations et mouvements de souffrance qu'il peut ressentir. Il ne peut dès lors définir et décrire que quelque chose chez lui ne tourne pas rond ou ne tourne plus comme d'habitude.

Selon les âges, les signes de souffrance psychique vont trouver des expressions différentes, utilisant le corps ou se projetant sur autrui, minant les ressources personnelles de l'enfant ou se transformant en agression sur son entourage.

Le bébé présentera des troubles dans le registre de l'alimentation, du sommeil, de la motricité et du tonus. Sa capacité d'adaptation peut se retourner contre lui-même, comme chez le nourrisson trop calme qui très vite a compris que ses pleurs suscitent l'agressivité de ses parents et s'organise alors dans une attitude de retrait passif qui éteint ses capacités d'éveil.

Chez le jeune enfant, en prise avec un bouillonnement de découvertes propres à son âge, les malaises

prendront souvent une expression motrice et/ou altèreront sa curiosité et son besoin de découvrir.

Ce sera un enfant qui ne sait pas entrer dans le jeu, activité qui donne accès au registre symbolique. On peut observer cette même incapacité de jouer chez ses parents.

L'enfant en âge de latence rajoutera à ces signes les difficultés d'apprentissage et d'investissement cognitif parce que débordé par des préoccupations souffrantes. Des difficultés liées à son « équipement instrumental » (dyslexie, dyspraxies, petits troubles moteurs, problème d'audition...) peuvent être une source importante d'afflictions, l'enfant étant sans cesse en prise avec ses limites.

Enfin, l'enfant est aussi le révélateur des violences présentes dans son environnement (famille, école...).

Sans pouvoir toujours en comprendre les raisons ou même sans nécessairement les identifier, l'enfant les rejouera avec l'entourage ou s'en protègera en se mettant en retrait.

Aucun symptôme ne parle seul

Il n'existe pas de traduction univoque d'un signe d'appel dans le comportement de l'enfant. Se « goinfrier » peut autant signer un profond malaise qu'un caractère de « bon vivant » ; la peur peut traduire un état de douleur comme être un moyen adéquat de protection...

La capacité de l'enfant à s'adapter à son contexte, même aux stress les plus lourds, est à la fois ce qui fait sa force et sa vulnérabilité. Des signes importants de détresse ne signifient pas que l'enfant connaît des troubles profonds de sa personnalité ; à l'inverse, la discréption des signes ne veut pas dire que l'enfant n'est pas profondément affecté par les choses difficiles

qu'il vit. Il s'adapte simplement aux conditions auxquelles il est soumis et cela aux dépens d'investissements propres à son stade de développement : sa curiosité s'éteint, son déploiement intellectuel et relationnel est en stand-by.

Toute traduction terme à terme d'un symptôme chez l'enfant est contre-productrice et peut engendrer en retour de nouvelles souffrances. La seule voie de soins et d'aide passe donc immanquablement par le souci qu'on aura de l'enfant et l'alliance du professionnel avec les parents ou les adultes qui s'en occupent.



Comment réagir aux morsures d'un enfant ?

Près de la moitié des enfants sont mordus au moins une fois pendant leur séjour à la crèche, surtout dans les groupes d'enfants de treize à trente mois. Malgré cette fréquence élevée, il reste difficile pour une puéricultrice d'annoncer une morsure à un parent. Pour un parent, c'est choquant de retrouver son enfant mordu, surtout au visage, tout comme il est pénible d'apprendre que son enfant mord les autres. Ni pour l'enfant mordeur, ni pour l'enfant mordu, cet incident n'est confortable.

Pourquoi les enfants mordent-ils ?

La bouche happe et tète le sein, la bouche mordille, la bouche mord... Avant de découvrir par les mains, c'est par la bouche que le bébé appréhende son univers.

Mordre par amour : La bouche embrasse... Bouche ouverte de l'adulte qui s'approche du bébé... Dans des moments de câlins entre un aîné et un bébé, il arrive que le bébé morde sa mère, son père, son frère, sa sœur... Ceux-ci, surpris, réagissent à la douleur et le bébé décontenancé ne comprend pas.

Mordre pour apaiser la douleur : Des gencives douloureuses, des dents qui apparaissent s'accompagnent d'un besoin de mordre ce qui est à portée de bouche : un hochet de dentition, la cuisse d'un copain de crèche, le bras d'une grande sœur. Tout est bon pour calmer ce mal inhabituel dans la bouche.

Mordre avant de pouvoir parler : Défendre son jouet, riposter à une provocation, se sentir menacé, vouloir attirer l'attention, être perturbé, tendu ou frustré...

sans avoir les mots pour le dire. Comment s'exprime alors l'enfant dans sa deuxième année ? Il risque de le dire avec la bouche, certes, mais en mordant.

Que faire dans ce cas ?

Un jeune enfant peut mordre en famille mais, aussitôt, les aînés ripostent et mettent des limites.

À la crèche, dans un groupe d'enfants du même âge, les morsures sont plus fréquentes : les enfants doivent partager jouets, adultes, désirs similaires...

Ces enfants mordeurs ne sont pas méchants : simplement, ils ne peuvent pas maîtriser cette pulsion et ils n'ont pas conscience de la douleur infligée à l'autre.

Les enfants mordus sont trop jeunes pour poser des limites.

Ces morsures impulsives jaillissent sans crier gare et sont difficiles à éviter par l'adulte présent.

Cependant ces morsures, normales à cet âge, doivent être empêchées : c'est à l'adulte de mettre des mots sur le vécu du mordeur : « Tu peux être fâché ou ne pas être d'accord avec lui... », d'interdire : « ... mais tu ne peux pas mordre », de préciser la conséquence de la morsure : « ça fait mal ». Il faut dire cela à l'enfant à l'instant de la morsure et veiller aussitôt à l'éloigner et à le distraire. Ne pas reparler de cet événement avec lui et rester discret en sa présence afin qu'il ne soit pas tenté de recommander pour susciter à nouveau toute l'agitation que sa morsure a générée.

La fermeté et la cohérence des adultes mettent fin aux morsures d'un enfant mais aussi la discréption autour de l'épisode.



Les familles et leurs différences

Les professionnels sont souvent amenés à s'interroger sur ce que l'on qualifie rapidement de « différence culturelle » dans les milieux d'accueil, les écoles ou lors de l'accompagnement des familles. Les exemples de situations où se confrontent plusieurs conceptions de ce qu'il est bon de faire font partie de leur quotidien. C'est par exemple ce qui s'est passé dans un milieu d'accueil où un bébé de nationalité turque ne parvenait pas à s'endormir. Une discussion avec la maman a fait apparaître que celle-ci emmaillote son bébé à la maison et qu'il ne s'habitue pas au mode de couchage de la crèche. Il y a plus de cinquante ans que la pratique systématique de l'emmaillotage a été abandonnée ici; comment faire alors sans entrer dans un « choc des cultures » qui n'aidera certainement pas ce bébé à dormir ?

Le plus souvent les événements qui mènent à des réflexions sur les « différences culturelles » se rapportent à des personnes venant d'ailleurs. Notons au passage que certains « ailleurs » ont moins la cote que d'autres. Pourtant, des différences se marquent d'une autre façon, par exemple sur le plan du genre (un puériculteur travaillant en crèche et que ses collègues ne trouvent pas suffisamment 'maternant'), d'une incapacité physique (une maman malvoyante) ou encore sur le plan de la famille (les familles homosexuelles par exemple). C'est tout cela la diversité, mais c'est beaucoup plus encore puisque les familles aménagent des manières de vivre et d'élever leurs enfants qui sont parfois difficiles à comprendre. Cette diversité rend complexe le travail des professionnels auprès des familles et des enfants.

La question à résoudre est de savoir comment, dans la pratique, éviter non seulement d'enfermer dans une identité figée celui ou celle qui agit différemment,

mais aussi de faire comme si cette question n'existe pas. Pourquoi? Parce que la notion de différence s'oppose à celle de normalité, avec le risque d'exclure ou de stigmatiser; parce qu'identifier quelqu'un comme définitivement différent ne tient pas compte du fait que les individus changent, se transforment au cours de leur vie. Mais aussi, à l'opposé, parce que le déni de la diversité peut nuire à la construction de l'identité de l'enfant et empêcher de voir les discriminations quand il y en a. La fréquentation des milieux d'accueil du jeune enfant et de l'école maternelle représente la première expérience véritablement sociale de l'enfant : placé hors de sa famille, de ses habitudes et de ses valeurs, l'enfant va se découvrir à travers les relations quotidiennes avec d'autres adultes et d'autres enfants. Il n'est pas souhaitable qu'il doive laisser une partie de lui-même sur le pas de la porte. Valoriser l'enfant dans ses appartenances multiples aide celui-ci à se construire harmonieusement et évite de renforcer implicitement un modèle dominant. C'est pourquoi il est plus positif de parler de diversité que de différence, parce qu'elle est vue davantage comme une ressource, alors que la différence s'interprète comme un écart par rapport à une norme.

Dans les milieux éducatifs, le but n'est pas de participer à la construction de l'identité des enfants en faisant table rase de ce qu'ils sont. On ne vise pas à éduquer les Belges de demain selon un moule prédéfini. Il s'agit plutôt de favoriser une identité singulière au départ d'appartenances multiples, en étant créatif et en construisant des ponts avec les cultures familiales et les différentes appartenances des enfants. Cela suppose rencontre avec les parents accompagnés de leurs enfants et reconnaissance de ce qui fait la singularité de chaque individu. Cela nécessite également que les personnes dépassent le niveau du 'nous', collectif, pour arriver à celui du 'je' qui permet la reciprocité. Dans l'exemple cité plus haut, cela suppose que le professionnel puisse entendre les raisons qui ont amené ces parents à emmailloter

leur bébé (tradition ? culture ? ou simplement moyen qui semble efficace dans l'expérience des parents ?) sans juger la famille et tout en s'interrogeant sur ses propres références. En l'occurrence, un mode d'em-maillotage faisant l'assentiment de la maman comme de la responsable du milieu d'accueil a été adopté pour un certain temps.

D'accord, mais il y a des limites ! entend-on. La limite, c'est d'abord la situation de l'enfant, sa réalité dans le milieu éducatif et dans sa famille. La limite, c'est également ce qui découle des normes et des règles de vie en collectivité. Or il apparaît que ces dernières ne sont pas toujours explicites pour tous. Il est bon de les faire connaître mais aussi d'estimer quels sont les risques que l'on imagine si elles venaient à être transgressées ou simplement modifiées. C'est parfois peu de chose. Les limites sont donc négociables et cela d'autant plus lorsque le bénéfice est d'inclure un enfant ou une famille et de partager la responsabilité de l'éducation. Enfin, n'oublions pas que d'autres enjeux peuvent se faire jour dans ces petits événements. C'est l'exemple d'une crèche où, sous prétexte de négocier une mise sur le pot jugée précoce par la crèche, une maman 'venant d'ailleurs' testait l'équipe pour voir si elle avait la possibilité d'être entendue et ainsi rassurer sa propre famille sur le fait qu'elle pouvait mettre en toute confiance son bébé à la crèche.



Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants.

Venue des Etats-Unis, la mode des mini-miss s'étend de par le monde. Au Brésil, une reine de carnaval de sept ans crée la polémique. En Belgique, un échevin de la jeunesse subventionne un concours de mini-miss. Ces manifestations sont pourtant néfastes au développement de l'enfant.

Quand le désir des parents emprisonne l'enfant

Pour grandir, l'enfant a besoin d'être porté par le désir de ses parents mais, en même temps, il a besoin que ce désir ne l'étrangle pas. L'équilibre est parfois difficile pour les uns comme pour les autres. Déjà bien avant la naissance, les parents imaginent le futur de leur enfant. De même en lui donnant son prénom, ils le relient à une figure aimée. Déjà, ils l'espèrent brillant à l'école, charmant en société et le rêvent astronaute, menuisier ou reprenant l'entreprise familiale. Quoi de plus naturel que de souhaiter le mieux à son enfant. C'est fort de tous ces vœux que l'enfant s'élève peu à peu.

Ce désir soutient les apprentissages de l'enfant, rendus possibles par le climat de confiance et de sécurité. Dans son lien d'amour et de loyauté envers ses parents, il leur fait plaisir, contrôle ses pulsions, et acquiert peu à peu, à son rythme, limites et désirs propres.

Mais il arrive que les désirs des parents soient à ce point pressants qu'ils devancent le développement de l'enfant, qu'ils ne permettent pas à celui-ci de savoir ce que, lui, veut faire de sa vie. Ce qui pourrait être encouragement devient obligation ; inconsciemment, l'enfant absorbe le désir de ses parents.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le pousser ainsi vers l'âge adulte n'est pas une bonne préparation car l'enfant n'a pas le temps de sentir ce qu'il désire, de douter, d'essayer, d'apprendre par essais et erreur... Pris dans le désir de l'adulte, il est obligé d'y répondre, au risque d'effets catastrophiques plus tard. Que ce soit à l'adolescence ou à l'âge adulte, tôt ou tard, il sera obligé de faire des choix, de tracer sa voie; il vaut mieux qu'il ait appris.

Dans ce sens, pousser un enfant à devenir champion de mathématiques, de piano, de motocross, danseuse étoile ou reine de beauté peut provoquer des dégâts; c'est souvent le priver de son enfance. Ce sera d'ailleurs au détriment de son talent, car le talent ne fait jamais fi de la personnalité propre de l'artiste. Pour cette première raison, suggérer les concours de mini-miss aux parents est une très mauvaise idée. Mais il y a pire.

Quand la sexualité adulte joue avec les enfants

Pour grandir la petite fille a besoin de s'identifier à sa mère, aux femmes de son entourage, aux personnes qu'elle admire. C'est ce qui la fait essayer le collier de sa maman ou déclarer qu'elle deviendra maîtresse d'école. À la recherche de ce qui la différencie du petit garçon, elle essayera les signes, justement, les plus distinctifs : talons hauts, rouge à lèvre et Barbies, et se révera en princesse. Les stéréotypes ne sont jamais que les points de repère des enfants, et que ces points de repère soient dessinés au gros trait, quoi de plus normal. C'est donc avec tendresse que l'on peut laisser les petites filles rêver devant leur miroir ou sous le regard enchanté d'un entourage attentif et privé. En laissant la couleur de l'enfance à cette séduction, l'adulte laisse à la petite fille le temps de devenir femme, de devenir une femme qui aura pu se constituer son intimité, son identité propre. Il laisse le temps faire son œuvre de

maturité, de transformation de la sexualité enfantine en sexualité adulte.

Par contre, quand l'adulte se saisit de la sexualité enfantine pour l'emmener sur son terrain, il abuse de l'enfant. Comme l'indique le langage, les concours de mini-miss considèrent l'enfant comme un adulte en miniature. Or il n'en est rien; le monde de l'enfance est profondément différent de celui de l'adulte. C'est la raison pour laquelle la mise en avant des enfants comme des petits adultes que ce soit dans la publicité, dans les émissions de télévision ou dans les concours de mini-miss les arrachent à l'enfance pour les projeter violemment dans un monde qui n'est pas le leur, un monde adulte avec ses composantes de sexualité, de séduction, d'excitation... Instrumentalisée au bénéfice du plaisir de l'adulte, la sexualité de l'enfant ne peut suivre son cours et réduit les possibilités pour l'enfant de construire d'abord son intimité et ensuite, comme sujet de désir, des relations amoureuses à un autre, également unique.

C'est la porte ouverte à une sexualité de divertissement, sans enjeu, sans relation. C'est la porte ouverte à ces pratiques sexuelles précoces qui interpellent de plus en plus les éducateurs.

Il y a lieu de s'interroger sur une société qui imagine de dangereux pédophiles à tous les coins de rue mais est aveugle à la mise en scène d'une hyper sexualisation des plus jeunes sur les écrans, affiches et magazines.

S'il y a bien des raisons de regretter les concours de miss, on doit exclure les concours de mini-miss. S'il se trouvera toujours des entrepreneurs pour proposer tous les commerces, même les plus douteux, les pouvoirs publics se doivent, quant à eux, d'éviter pareilles scènes marécageuses.



L'angoisse est-elle nocive pour les enfants ?

L'angoisse fait partie de la constitution du développement psychique, elle est un affect qui traduit un état de malaise dont l'origine n'est pas consciente.

Au début de sa vie, par exemple, le nourrisson n'a pas encore conscience de sa propre individualité. Dès lors, quand il perd de vue sa mère, il ne se représente pas qu'il va la retrouver; ce qui peut lui faire vivre une douleur psychique intense : celle de la perte. L'angoisse, c'est la réaction au danger que cette perte comporte.

Dépasser cette angoisse, c'est expérimenter la réalité : ma mère n'est pas toujours là, je suis triste, j'ai peur, je suis fâché.... Mais l'enfant apprend peu à peu qu'elle n'a pas disparu totalement, qu'il va la retrouver.

Faire cette expérience est un travail émotionnel/psychique considérable qui prend beaucoup de temps. Durant cette période, quand sa maman s'éloigne, le bébé peut avoir pour elle des pensées et des fantasmes agressifs qu'il ressent comme dangereux et destructeurs. Comme si le bébé, dans ses pensées, « attaquait » cette maman qui le laisse sans elle. Cette situation peut faire vivre au bébé de véritables sentiments de désespoir rendant la présence de la mère nécessaire. C'est ce qu'on appelle communément « l'angoisse des 8 mois »; mais qui démarre bien avant, pour culminer, généralement, vers 8 mois.

Chacun va éprouver, au fil de son développement, différentes angoisses inévitables qui sont, dans les meilleurs des cas, autant d'occasions de se construire. Les angoisses archaïques du nourrisson (cf. vécus de chutes, de morcellement...) correspondent au vécu de ne pas se sentir bien tenu, en sécurité...

Plus tard, apparaît la peur de l'étranger qui est liée aux angoisses de séparation, et enfin le complexe d'Œdipe (conflit du désir et de l'interdit face aux deux figures parentales).

L'angoisse est un affect normal

Être angoissé est une réaction normale face aux enjeux inévitables de la vie. Ce que l'enfant vit est de se sentir menacé dans son existence et dans son intégrité par des dangers, aussi bien ceux du monde extérieur que ceux de son monde interne. Chaque enfant a ses propres fragilités : pour l'un ce sera au moment d'un décès que l'angoisse surgira, pour un autre ce sera lors d'un accident, de l'arrivée d'un frère, d'un changement d'école, de la séparation des parents, ou de « faits divers » plus ou moins graves autour de lui... tout ce qui vient se heurter à la fragilité émotionnelle et/ou l'immaturité affective de l'enfant.

L'angoisse signale un débordement dans l'équilibre émotionnel, mais aussi une difficulté (au pire un refus) de s'approprier, d'intégrer, de symboliser le caractère douloureux, traumatique d'une situation. Dans de tels moments, il est très important que l'environnement, les adultes qui entourent l'enfant, puissent remplir un rôle soutenant qui fera que cette expérience bousculante puisse être dépassée, digérée émotionnellement.

Accueillir les questions de l'enfant, nommer ce qui le trouble, reconnaître le caractère douloureux d'une expérience, montrer à l'enfant qu'on partage ses questions et la façon dont on est parvenu à s'en sortir (voire même à vivre avec certaines questions non résolues) sont des occasions d'apprendre à « faire avec » les angoisses de la vie, c'est-à-dire aider l'enfant à grandir...

L'enfant pose des questions en fonction de son niveau d'angoisse; il est important qu'il rencontre

des adultes qui vont accepter ses questions sans les rejeter. Nul n'est obligé d'avoir réponse à tout et il est plus important de se trouver face à un parent qui répond authentiquement plutôt qu'à un adulte qui dénie ou qui rassure à tout prix. Cette angoisse peut être l'occasion d'un partage de réalité (cf. « moi aussi la mort ça me fait peur »), une mise en mots, une prise de conscience, voire un soulagement.

L'inquiétant c'est quand l'enfant reste seul avec son angoisse, quand il la garde pour lui, soit parce qu'il n'ose pas en parler, soit parce qu'il ignore lui-même ce qui le perturbe. Il ressasse seul son scénario d'angoisse au risque d'en être submergé. Apparaissent alors des symptômes (des comportements anxieux, de l'agitation, des phobies, des retraits, des cauchemars...) par lesquels l'enfant montre qu'il est angoissé sans même le savoir ou en connaître les raisons.



Un enfant se masturbe, dois-je m'inquiéter ?

Il n'est pas rare qu'un enfant soit surpris en classe, à la maison, en train de se caresser les parties intimes. Chose qui interpelle et choque souvent les adultes, et en tout cas pose question : Est-ce normal ? Dois-je intervenir ? Faut-il s'inquiéter de tels comportements en public ?

Il faut d'abord souligner que la découverte de son corps et des réactions de plaisir ou d'apaisement que l'on peut en tirer est naturelle, même chez des enfants très jeunes. Tout comme un enfant va se calmer en prenant son pouce en bouche et en tirer du plaisir.

Le malaise des adultes vient du fait que, bien souvent, ils perçoivent cette étape naturelle comme une manifestation sexuelle au sens adulte du terme. Or, si un enfant a des pensées et des gestes qui peuvent être qualifiés de « sexuels », ils sont pourtant d'une toute autre nature que ceux de l'adulte. Ils diffèrent principalement par l'immaturité physique et psychique. Pour le comprendre, il faut rapidement évoquer quelques étapes du développement de l'enfant.

Des étapes importantes

Une étape primordiale dans ce développement sera l'apprentissage du plaisir, notamment par la maîtrise de l'action sur le monde environnant. Par exemple, le nourrisson dans son berceau se rendra vite compte que, par différents gestes, il fera bouger le mobile au-dessus de sa tête, objet qui lui a procuré précédemment et par hasard du plaisir. Il répétera ceci d'autant plus qu'il jouit maintenant de la maîtrise de la situation. Il va aussi apprécier les caresses des parents qui ont, à elles seules, un effet rassurant et

permettent d'évacuer les tensions physiques, musculaires et psychologiques, tout comme le font les massages.

Dans une étape ultérieure va se développer une curiosité normale vis-à-vis de son corps, sa sexualité, et la sexualité des adultes. Cette curiosité sera particulièrement vive entre 3 et 6 ans, avant que la pudeur ne se construise petit à petit. C'est l'âge de la découverte du « sexe » et de la « sexualité ». À ce stade, toucher ses organes génitaux permet à l'enfant de s'approprier sa sexualité par une curiosité normale, par un apprentissage de plaisirs physiques nouveaux, et d'entrer dans un monde de rêverie qui lui est propre et qui lui apprendra à repérer dans son corps diverses zones plus ou moins sensibles.

Se masturber en public ?

Même lorsqu'ils sont conscients du fait que la masturbation est un comportement absolument normal et même positif dans le développement de l'enfant, des parents ou enseignants peuvent légitimement être préoccupés lorsqu'elle est pratiquée publiquement. Comment intervenir ? Cette question est fondée : si l'apprentissage de la sexualité est naturel, celui du respect des codes sociaux, de la sensibilité d'autrui et de sa propre intimité est aussi essentiel. Gardons-nous de remarques moralisatrices sur le geste lui-même (« C'est sale, cela ne se fait pas en public, on ne peut pas ! »), et préférons reconnaître cet éveil des sensations et expliquer l'importance du respect de l'intimité et de la pudeur de chacun (avec le respect d'un espace à lui comme sa chambre...), et que cela vaut pour l'enfant autant que pour l'adulte.

Quand est-ce « préoccupant » ?

Lorsque la masturbation est répétée et compulsive, pratiquée en public, qu'elle s'accompagne éventuellement de paroles calquées sur la sexualité adulte, il devient évident que le comportement de l'enfant est le symptôme d'un malaise plus profond. Il s'agira alors non seulement d'expliquer la nécessité des limites dans son intérêt et celui de l'entourage, mais aussi d'étoffer la signification de ce geste, notamment par un entretien plus approfondi avec l'enfant. Un éclairage psychologique ou un accompagnement pourraient aider ce dernier à se situer.



Les jeux à caractère sexuel doivent-ils nous inquiéter ?

La société actuelle est paradoxale dans sa volonté de protéger les enfants des comportements déviants ou abusifs des adultes tout en les soumettant de façon répétitive à des images et des discours imprégnés de violence, de sexualité ou de non-respect de l'autre.

Cette même société s'étonne, s'insurge, voire crie au scandale lorsque des enfants dans leurs jeux remettent en scène le monde dans lequel ils sont quotidiennement baignés depuis leur plus jeune âge. Comme souvent lorsqu'elle est confrontée à sa propre image, la société, après un moment de sidération, est amenée à rechercher le responsable qui a induit de tels comportements chez des enfants.

Mais ces mises en scène sexuelles ou violentes sont-elles encore des jeux ou doivent-elles nous inquiéter ?

D'aucun considère que, parmi les jeux à caractère sexuel entre enfants, certains seraient « normaux », leur permettant de satisfaire certaines curiosités anatomiques et de se préparer à leur rôle d'adulte. Une autre question se pose alors : à quel rôle d'adulte se préparer ? Celui explicite du discours de protection ou celui implicite qu'on laisse passer dans certains discours et images auxquels les enfants sont soumis ?

Cette question est à poser individuellement et collectivement. Pour le professionnel confronté à des comportements sexualisés entre enfants, l'important est de pouvoir y réagir après avoir identifié s'il s'agit d'un jeu ou d'une situation abusive.

Jouer, qu'est-ce-que ça représente ?

Lorsqu'un enfant joue, il crée un espace de transition entre son monde intérieur et le monde extérieur. Dans cet espace intermédiaire, il peut mettre en scène ses préoccupations intérieures, ses sentiments agressifs comme ses inquiétudes. Il peut aussi établir des liens entre des événements extérieurs vécus, entendus ou observés et son monde intérieur.

L'espace de transition du jeu lui permet de faire ses propres expériences et de mettre en acte ou en scène des sentiments personnels en rapport avec son environnement, et ce en dehors du regard éducatif des adultes.

Il s'agit donc d'un espace d'élaboration psychique permettant de se construire.

Le jeu souligne une préoccupation de l'enfant soit intérieure, soit liée à des événements extérieurs.

La situation de jeu est créatrice pour l'enfant ; elle lui permet de mettre en scène des situations qui n'existent pas, d'expérimenter des réponses, de maîtriser des angoisses, au travers d'inventions ludiques et dans un espace protégé.

L'adulte devrait donc regarder l'enfant qui joue avec bienveillance, le laissant à ses tentatives de concilier ce qui est subjectivement perçu avec ce qui peut l'être objectivement.

Les jeux à caractère sexuel ou mettant en scène la sexualité ont donc la même fonction que les autres jeux : mettre en scène des préoccupations intérieures et tenter d'élaborer ou d'intégrer des événements extérieurs vécus, observés ou entendus.

De plus, le caractère sexuel d'un jeu est à appréhender du point de vue de l'enfant et de son niveau de développement et non de notre point de vue

d'adulte. Par exemple, deux enfants de 3 ans qui se touchent l'anus n'a pas la même connotation sexuelle que chez des enfants de 10 ans.

Comment le jeu vient-il aux enfants ?

Le jeu comme le langage sont des processus de symbolisation. Lorsqu'un enfant vit un événement, il y a deux temps : le temps où cela se passe, temps de l'expérience, et le temps où cela se trouve représenté, dans l'après-coup, dans une ressaisie de l'expérience.

C'est d'abord la mère qui traduit au bébé ses expériences, lui permettant petit à petit d'anticiper ce qui va se passer et d'avoir prise sur son environnement. Progressivement, si le milieu maternel est suffisamment bon, l'enfant va projeter sur les objets les émotions présentes dans la relation à la mère. Le jeu devient alors plus solitaire, essentiellement sensori-moteur et exploratoire. L'enfant cherche à avoir prise sur son environnement et a besoin de ces périodes de jeu hors de la présence de l'adulte.

Ensuite viennent les jeux d'imitation puis de coopération assignant un rôle à chacun des partenaires.

C'est dans ces deux catégories de jeux que peuvent apparaître les jeux à caractère sexuel. Ils permettent d'explorer les différences sexuelles physiques et de rôle dans une situation scénarisée où chacun se réfère à son expérience et à ses représentations pour jouer son rôle. Il y a donc partage et enrichissement mutuel des expériences et représentations de chacun, mais avec le risque que le jeu perde son caractère symbolique, cesse d'être « pour du semblant » et entraîne certains enfants dans des passages à l'acte abusifs dont les autres ne pourraient se dégager. Alors, à l'inverse du jeu qui permet l'élaboration psychique, une sortie de son cadre place à nouveau ceux qui jouaient dans

l'expérience, mettant certains enfants en situation de se soumettre à la brutalité des comportements d'autres qui auraient un ascendant relationnel ou social sur eux.

Habituellement, l'être humain au cours de son développement parvient à se faire une représentation mentale de ce qu'il vit ou a vécu, ceci lui permettant progressivement de se détacher de l'action et de la remise en acte de ce qu'il cherche à élaborer. Le dessin est un exemple de ce passage de la remise en acte dans le jeu à la représentation imagée. Toutefois, certains enfants ou adolescents, voire certains adultes, pour repenser un événement auront besoin de le reproduire entièrement en acte faute d'élaboration mentale suffisante.

Comment réagir à des jeux de cet ordre ?

Sans contester l'espace transitionnel que représente la scène du jeu pour l'enfant, il est nécessaire que l'adulte reste attentif au contenu du jeu. En effet, le jeu laisse entrevoir ce qui préoccupe l'enfant, la façon dont il observe le monde qui l'entoure et comment il se le représente. L'adulte doit aussi tenir compte des modalités relationnelles qui structurent le groupe d'enfants afin d'évaluer si chacun a pu faire le choix de sa participation au jeu.

Lorsque l'adulte se trouve confronté à un jeu à caractère sexuel, il est important qu'il exprime à l'enfant sa surprise, voire son malaise, face à de tels comportements pour ensuite lui poser à nouveau les interdits qui protègent et structurent son développement.

Dans un temps différé, il peut reprendre avec l'enfant les préoccupations qui étaient mise en scène dans le jeu.



Les limites aident à grandir

Dès sa naissance, l'enfant a besoin d'un cadre et de limites autant que de liberté et d'autonomie. Cette réalité de limites et de frustrations se prolonge tout au long de la vie. Elle s'impose entre autres afin de réguler besoins, désirs, réalités... composantes inhérentes à la condition humaine.

Le moteur de notre vie repose sur le désir qui se fonde, lui, sur la frustration. Autrement dit, le manque permet à l'enfant de grandir, d'apprendre et de se construire. Par ailleurs, nos besoins doivent être réalisés, besoins qui varient en fonction de l'âge, du sexe, des capacités personnelles, des différences individuelles, des conditions sociales... Être nourri, changé, se sentir en sécurité, reconnu par ses parents... sont autant de besoins qui imposent des conditions aptes à leur réalisation.

Dans notre société, désirs et besoins ont tendance à se confondre de plus en plus; situation qui n'aide pas les parents dans leur tâche éducative.

Les limites structurent

La fonction première de l'éducation consiste pour chaque parent à organiser un cadre qui réponde aux besoins et aux rythmes de l'enfant et qui tienne compte partiellement de ses désirs, mais ni trop ni toujours. Le besoin de limites et de structures qu'a l'enfant soutient ses apprentissages progressifs en fonction de ses capacités mentales, de son état psychologique.

Au départ, on peut dire que l'enfant est prêt à tout pour satisfaire ses besoins et son plaisir. À sa naissance, le nourrisson n'a d'ailleurs pas conscience de sa propre individualité. Sa mère (ou la personne d'attachement) est donc tout pour lui, entièrement à

lui. Peu à peu, grâce à la sécurité qu'il aura acquise, l'enfant apprend à se séparer de sa mère, à renoncer à l'idée qu'elle n'est pas toute à lui et à se tourner vers d'autres personnes.

Par exemple, il apprend à patienter quand il a faim. Cela lui sera possible s'il a fait l'expérience d'une attente récompensée par la réalisation de son besoin d'être nourri et de son désir d'être pris dans les bras. En quittant ceux-ci, l'enfant découvre son environnement, ses limites et celles que lui impose son entourage. Il les intégrera et les fera siennes peu à peu. Ce cheminement lui ouvre les portes de l'autonomie.

En grandissant, l'enfant fait l'expérience d'élargir son monde d'abord sous le regard protecteur et restrictif de ses parents, puis sous l'encadrement d'autres adultes référents et ensuite seul car il apprend les limites. C'est dans la relation à l'autre que l'enfant intègre graduellement les limites, qu'il construit sa personnalité et apprend à vivre ensemble avec d'autres, en famille, en collectivité et en société.

Les parents sont comme des digues qui évitent les débordements et amènent l'enfant à intégrer les règles et les lois. Mais parfois certaines situations compliquent ce rôle. Par exemple, certains parents craignent de perdre l'amour de leur enfant s'ils lui opposent une limite, un refus. En réalité, même s'il les accepte mal, l'enfant est rassuré par des règles claires et fermes. Une absence de règles, ou des règles qui changent sans cesse, ou sont respectées selon l'humeur, l'insécurise et ne lui donne pas l'assise nécessaire pour aller de l'avant.

D'autres parents craignent de jouer le « mauvais » rôle auprès de l'enfant s'ils se montrent personnellement plus sévères ou plus stricts que l'autre parent. C'est oublier que les rôles parentaux sont complémentaires, asymétriques et que c'est dans la différence que l'enfant se construit. L'unité de vue des parents quant aux limites est importante, mais

l'enfant peut comprendre que les règles divergent dans ses différents univers de vie.

D'autres parents, en situation de séparation conjugale par exemple, préfèrent laisser tout faire à l'enfant, estimant qu'il vaut mieux préserver de tout conflit le peu de temps passé ensemble. Cette attitude qui peut être compréhensible est, pour l'enfant, une occasion manquée de construire sa sécurité de base.

L'adolescence amène les parents à réajuster le curseur des limites aux nouvelles réalités en jeu : besoin d'autonomie du jeune, besoin de se tester parmi ses pairs et de s'opposer aux parents. Il s'agit de rester ferme quant aux interdits et limites posées même si le dialogue est ouvert par ailleurs. Là encore, on voit bien l'importance de maintenir le cap de la limite car, sur ces balises, l'adolescent pourra se construire.

Les limites mises à mal par l'illusion du tout, tout de suite et toujours

Notre société prône la consommation comme gage de bonheur absolu : c'est oublier que, pour se construire, l'homme doit consentir à renoncer; qu'il s'agit là d'un impératif de son fonctionnement psychique.

Le rôle des adultes est non seulement de montrer l'exemple en respectant les limites qui leur sont imposées en propre, mais également de se montrer critique face au discours consumériste qui laisse croire qu'on pourrait être satisfait pleinement et toujours. L'achat d'objets de substitution n'y change rien; pas plus que le boulimique qui mange sans limite n'est rassasié.



Punir un enfant ?

Pour grandir, l'enfant a besoin de cohérence, de fiabilité et de repères. Fragile, il est également cet être pulsionnel, qui veut « tout tout de suite ». Ses parents et éducateurs, l'aident peu à peu à quitter cette position toute-puissante au bénéfice d'autres investissements : accepter de retarder le plaisir immédiat pour élargir son horizon. Cette frustration nécessaire va l'aider à devenir un être sociable. Tenir sa position d'adulte consiste alors à rester ferme sans crainte de perdre l'amour de l'enfant.

Or, le rôle d'éducateur est souvent éreintant à répéter toujours la même chose. On se dit « il a enfin compris ». Oui, l'enfant a compris mais il lui est difficile de quitter le monde de la satisfaction immédiate. Le travail de socialisation exige de nombreux renoncements ; quel est le « bonus » que l'enfant trouve à temporiser son désir ? Il renonce d'abord pour ne pas déplaire à ses parents, puis, il gagne en autonomie ; il se construit dans ce va-et-vient entre les limites et l'intégration intérieure, pour découvrir le plaisir d'être dans la relation avec l'autre.

L'adulte occupe ce rôle de tuteur ; être à la fois celui qui apporte la sécurité, l'affection mais aussi des repères, une structure. Plus l'enfant est petit, plus il revient à l'adulte d'évaluer et de répondre aux besoins de l'enfant ; c'est le côté asymétrique de la relation adulte-enfant. L'enfant va venir se cogner, au propre comme au figuré, aux repères énoncés, à la structure établie autour de lui. Petits et grands, les enfants nous entraînent dans une forme de corps à corps, de confrontation, où l'adulte signifie la limite. L'enfant comme l'adulte peut éprouver la peur de perdre l'amour de l'autre ; « M'aimera-t-il encore si... ? Préférera-t-il son père si... ? Qu'est-ce que les autres vont penser de moi si je lui refuse ceci ?... ». Le risque pour la relation est éprouvé des deux côtés, mais c'est l'adulte qui tient la responsabilité du fil de la relation !

Par ces comportements, l'enfant cherche à savoir s'il y a cohérence entre ce qui se dit et ce qu'il ressent, si la règle d'aujourd'hui est la même que celle d'hier, pour lui et pour les autres. Il cherche à cerner le monde dans lequel il vit. Cette expérimentation s'apparente fort à une forme de jeu. Pour l'adulte, l'éducation, c'est souvent dire, répéter, tenir le cap face à l'enfant, face au groupe (fratrie, classe...), occuper sa position d'autorité avec conviction. Quand l'enfant outrepasse la limite ou joue avec la règle, un acte doit parfois suppléer à la parole : une sanction, une mise à l'écart momentanée, une punition viennent signifier à l'enfant ce qu'il refuse d'entendre.

L'épreuve pour l'adulte est d'endosser provisoirement le mauvais rôle, celui qui limite, celui qui refuse. Quand la sanction tombe, l'enfant n'est pas étonné, il sait que cela fait partie du jeu ; l'enfant sait qu'il a dépassé les bornes, sans être prêt à le reconnaître. Malgré la colère de l'enfant, l'adulte doit rester solide et ferme dans sa position au risque de découdre ce qu'il vient de tisser.

Tenir une position d'autorité ne veut pas dire écraser l'enfant, l'humilier, mais bien lui laisser le temps de la réflexion. L'étape de la reconnaissance vient plus tard, sans que l'enfant ait l'impression d'avoir perdu ; chacun en sortira gagnant !

Signifier une limite, par une mise à l'écart, par une sanction, c'est permettre à l'enfant de se cogner à un mur solide pour voyager de la colère à l'apaisement, des cris à la parole, de la révolte à l'intériorisation. C'est un temps d'arrêt et de recul, pour l'enfant comme pour l'adulte qui permet de ne pas être submergé par ses propres émotions. Risque pour l'adulte de perdre le contrôle, de clore le débat, par la force, en humiliant l'enfant ou en abusant de sa position dominante.

Quelle sanction ou punition choisir ? La punition aura plus d'effet si elle est en lien avec la bêtise et d'une

ampleur proportionnelle à sa gravité. Une sanction trop forte ou trop émotionnelle peut nourrir un sentiment d'injustice et rater l'effet recherché. Elle aura aussi plus de poids si le délai de réaction est court, surtout pour les petits et si elle émane de l'adulte présent. Toutefois, si l'émotion est trop forte, si la colère trop présente dans le chef de l'adulte, l'appel à un tiers (l'autre parent, un collègue) permet d'éviter des débordements contre-productifs.

L'adulte doit pouvoir dire et faire ressentir la limite à l'enfant. Confier « le sale boulot » à un autre pour préserver une bonne relation est un aveu d'impuissance face à l'enfant qui le repère vite et rentre dans la brèche ! Un comportement inadéquat non sanctionné signifie pour l'enfant une autorisation implicite qui encourage cette manière d'être !

La cohérence éducative passe aussi par le respect par l'adulte des règles édictées qui le concernent également.



L'enfant face à la mort

La mort, une réalité à découvrir

La première rencontre de l'enfant avec la mort concerne souvent l'un de ses grands parents. Cette mort qui amène tristesse et questions s'inscrit dans le cycle de la vie de la naissance à la mort : « Il/elle était vieux/vieille, il/elle arrivait à la fin de sa vie ». La perte d'un animal familier peut aussi amener l'enfant à vivre une perte importante.

Certains enfants sont confrontés à des décès non « justifiables » lorsqu'il s'agit d'un bébé, d'un enfant, d'un parent (suite à une maladie ou plus brutalement suite à un accident) bref, d'un être qui avait encore normalement des années devant lui.

Cette expérience déstabilise l'enfant. D'une part parce que son entourage l'est également et que dans le fracas émotionnel où tous se trouvent, il est confronté à la détresse, la peine, la dépression de ceux qui d'habitude représentent ses points de sécurité; d'autre part parce qu'il éprouve la finitude de la vie (il comprend qu'il peut mourir ainsi que ses parents), ainsi que l'irréversibilité et l'universalité de la mort : toute vie s'achève un jour.

Ces trois dimensions très abstraites ne sont réellement comprises par les enfants qu'après l'âge de six ans. L'accès à la pensée symbolique et abstraite en est la condition. C'est la raison pour laquelle les petits enfants – malgré les explications reçues – demandent naturellement « Quand bon-papa va être re-vivant » ou « Quand va-t-il revenir du ciel ? ». C'est l'expérience de l'absence dans la durée qui va les amener à réaliser la notion de finitude et d'irréversibilité. Par ailleurs ce qui, souvent, déstabilise les tout-petits c'est moins la disparition du défunt que le chamboulement ou la déstabilisation perçu chez ceux dont il dépend (dépression, impression d'absence, de fonctionnement au ralenti, tristesse, sauts d'humeur...).

Cacher ou parler de ce que la mort suscite ?

Faut-il pour autant chercher à cacher ses émotions à l'enfant ? Le mythe bien répandu qu'il vaut mieux ne rien montrer pour ne pas déstabiliser ou faire souffrir davantage l'enfant est toujours à l'oeuvre. Or même de façon infime, les petits captent et perçoivent les variations dans l'humeur, le ton de voix, la rapidité de réponse, ils sentent la fragilité interne et la tristesse.

Il convient plutôt de traduire le plus explicitement possible ces émotions pour les raccrocher à l'événement, lui aussi bien sûr rendu explicite; afin d'éviter que l'enfant se sente responsable de la peine ressentie chez les adultes et s'en culpabilise.

Beaucoup de personnes pensent aussi nécessaire de faire accompagner l'enfant par un professionnel (psychologue). Les meilleurs soutiens pour l'enfant restent toujours ceux qui sont les plus proches de lui, et qui peuvent partager et parler avec lui, la peine éprouvée. L'intervention du professionnel peut, dans certains cas prendre sens, pour accompagner la difficulté de l'entourage de mettre en récit l'événement, de mettre en mots les émotions qui s'y raccrochent. Le travail se centrera alors davantage sur les parents, les adultes, pour aider ces derniers à évoquer leur peine, le fracas, l'effroi qu'ils éprouvent et ensuite à pouvoir en dire quelque chose à l'enfant. Ce qu'il convient d'éviter c'est que face au manque d'appui de l'entourage endeuillé l'enfant se place comme support de ses parents.

Des réponses personnelles à des questions universelles

L'enfant confronté à la mort est précipité dans les questions existentielles : pourquoi la souffrance ? Pourquoi l'injustice ? (Certains veulent mourir mais rien ne se passe, d'autres dévorent la vie et meurent);

Qu'y a-t-il après la mort ? L'au-delà existe-t-il ? Comment sont punis les méchants ? Que gagnent les gentils ? Ces questions brassées par les philosophies, les religions restent à l'appréciation de chacun.

La mort est une occasion d'un échange à ces sujets avec l'enfant. « Même si après la mort il n'y a plus rien, ceux qui ne sont plus là peuvent rester dans notre tête », « Je ne sais plus en quoi je crois mais ça m'aide de penser que bon-papa est au ciel, qu'il est comme une étoile qui veille sur nous », « Je ne sais pas ce qu'on devient mais certains pensent que l'esprit des morts c'est comme un ange ».

Tous, nous avons besoin de ne pas être confronté qu'au vide, qu'au néant, qu'à l'anéantissement tout brut, tout cru; c'est pourquoi on cherche à se faire une représentation d'un éternel possible dans la quiétude. La partager avec l'enfant au moment d'un décès c'est créer « du vivant » pour ne pas se laisser engloutir dans l'effroi qu'entraîne la disparition. Les rituels et les actes posés en mémoire du disparu y aident également.

La permanence des équipes éducatives aide à se construire

Grandir veut dire affronter l'extérieur, aller vers l'autre, faire des découvertes, s'aventurer, suivre son désir d'être au monde. Grandir, c'est donc se séparer, élargir l'espace autour de soi et l'espace des rencontres. Grandir, c'est savoir que le monde ne se limite pas à la vie avec ses parents, qu'il est ailleurs. Pour grandir, il faut pouvoir se séparer. Si le terme de séparation peut évoquer des moments douloureux associés à l'abandon, il rappelle aussi le mouvement de coupe, voire d'arrachement nécessaire pour aller de l'avant. Par exemple, changer d'école, quitter ses amis pour en retrouver d'autres, changer d'amoureux pour expérimenter l'amour et trouver l'âme sœur, quitter un emploi, des collègues pour un autre travail, d'autres perspectives. Se séparer, c'est donc se détacher. Mais on ne peut pas se détacher sans avoir été d'abord suffisamment solidement attaché. C'est l'attachement suffisamment sécurisant de l'enfant à ses parents qui lui permettra d'être au monde dans une situation nouvelle sans trop de craintes.

La sécurité de base

Pour cela, le nourrisson a besoin d'évoluer dans un environnement stable et de bénéficier de la présence continue et régulière des mêmes adultes (le plus souvent des parents). Il s'attache à ces personnes dans la mesure où elles apaisent ses tensions, en lui donnant à manger quand il a faim, ou en répondant à son besoin d'être pris dans les bras, en le câlinant, en lui souriant. Ainsi les parents assurent une sécurité de base à leur bébé. Il se sent rassuré par la permanence de leur présence physique et psychique qui donne du sens, par leur permanence affective sans renversements imprévisibles, par la répétition au fil

des jours des mêmes gestes. Si cette permanence a été assurée, plus l'enfant grandit et mieux son psychisme est capable de supporter des séparations de plus en plus longues d'avec sa mère. À partir de 3 ans, l'enfant est déjà bien outillé pour conserver en lui l'image de sa maman, sans être trop angoissé ni gravement perturbé par son absence. Il va pouvoir s'individualiser, c'est-à-dire découvrir que sa mère existe sans lui, et il prend lui aussi plaisir à découvrir sa propre indépendance. À travers ses images parentales suffisamment bonnes et intériorisées, il va pouvoir, quand il reste seul, se consoler lui-même et progressivement faire face aux difficultés sans que ses parents n'interviennent. Il va ainsi s'autonomiser. L'enfant n'aura pas toujours besoin d'être protégé. Au contraire, encouragé à prendre son destin en main, il développera sa confiance en lui et en autrui. D'ailleurs, le bébé se rend très rapidement compte que son environnement relationnel ne se restreint pas seulement à la mère, qu'il est constitué au-delà d'elle par le père, les frères et les sœurs, la famille élargie, les grands-parents, les personnes qui le soignent, le gardent, l'éduquent.

En effet, tous les parents, sont amenés à déléguer à d'autres une partie de leurs prérogatives concernant le maternage, l'éducation, l'enseignement ou les loisirs. C'est le cas lorsque le bébé part à la crèche ou en vacances chez ses grands-parents. C'est le cas à l'entrée de l'école, au stage de vacances ou au centre de sports.

Mais tous les parents connaissent de l'inquiétude devant ces séparations normales de la vie. Et tous les professionnels de l'éducation la ressentent à l'occasion sous forme de crainte et de tristesse, parfois sous forme de méfiance. Cette inquiétude circulante amorce parfois des spirales malheureuses entre parents et professionnels : le manque de confiance amène la perte de confiance, puis la méfiance... Il est donc important que les professionnels favorisent la création de liens avec les familles et qu'ils soient

porteurs de réassurance, d'échanges d'informations et de services. Ces liens peuvent avoir une fonction d'apaisement et de réduction de l'inquiétude parentale comme une fonction de renforcement du rôle des soignants, mais aussi une fonction de prévention des blocages, des régressions, des troubles psychologiques, qui empêchent le petit enfant de grandir. De manière indirecte, bien traiter les enfants en l'absence de leurs parents, c'est protéger ou même – quand cela est nécessaire – traiter la relation parents-enfants. Parce qu'en cas de défaillance parentale, il est reconnu que le bébé répète les patterns douloureux de la relation parents-enfants dans son rapport à l'adulte avec lequel il a des liens privilégiés. Cet adulte soignant peut alors donner des réponses différentes, ce qui permettra à l'enfant de mettre un terme progressivement à ces spirales interactives difficiles. Mais pour réussir, cet adulte a besoin du soutien de l'institution où il travaille afin d'élaborer dans la continuité et de façon permanente ce que les enfants et ses parents lui font vivre, ceci également pour prendre le temps de rentrer dans le monde de l'enfant, recevoir ses émotions, ses préoccupations, ses questions et lui donner des réponses adaptées à son niveau autant sur le plan des gestes, des actes que des mots, ce qui lui procurera la sécurité nécessaire à son développement.

La vie de l'institution

Cette attitude ne va pas de soi. Et loin de là, s'il n'y a pas une rigueur et une cohérence institutionnelles. Les adultes soignants sont vite pris par la gestion du groupe d'enfants; ainsi on entend souvent dire : « Je vais faire mes repas » ou « Je vais donner mes bains » alors qu'il s'agit bien du temps du repas ou du bain d'un enfant en particulier.

Lorsque les soignants s'enferment dans des soins mécaniques, les enfants vivent plus au rythme de l'institution qu'à leur propre rythme. Les possibilités pour

qu'adultes et enfants se rencontrent sont alors limitées, ne fût-ce que par les règles administratives trop rigides (horaires, récupérations, congés, maladies, etc.).

En plus de la satisfaction de ses besoins corporels, la sécurité de base nécessaire à chaque enfant passe par le fait que quelqu'un qui le connaît bien pense avec lui et tient réellement compte de ce qu'il fait et exprime, pendant l'absence de ses parents. Sans quoi, le risque, présent dans toute institution, est de « lâcher » psychiquement l'enfant. Car il importe de donner l'occasion à l'enfant de « faire l'expérience de soi-même dans la continuité d'être » (Winnicot).

Il existe chez le jeune enfant une recherche de continuité intérieure qui s'appuie sur le monde adulte. C'est ce prolongement dans l'autre qui apporte à l'enfant le sentiment d'exister. Dans les structures de l'Aide à la jeunesse ou à la petite enfance, le turn-over du personnel est trop grand. Les professions au service de l'enfance sont très souvent vécues comme ingrates parce que mal rémunérées et mal considérées, alors qu'un investissement personnel est important en termes de travail, d'énergie et de responsabilités. Pourtant il ne s'agit pas seulement de garder des enfants, il s'agit sous une apparente banalité d'un travail très subtil, « d'un art et d'une science » comme le dit Myriam David. C'est un travail qui s'apprend, et qui ne peut pas se fonder sur les seules générosité et spontanéité des personnes.

La stabilité initiée par les parents vis-à-vis de leurs enfants doit se poursuivre chez les professionnels qui en ont la charge. Ceux-ci trouvent la stabilité qui leur est nécessaire dans un cadre institutionnel qui favorise le partage des observations, la relation individuée avec les enfants, la réflexion constante sur la juste distance relationnelle entre eux et les enfants... Les professionnels se sentent alors moins seuls et leur sentiment d'exister les renforce dans leur plaisir du travail.



La garde alternée : pas pour les tout-petits

Évoquer la question de la garde d'un tout-petit dans le contexte d'une séparation parentale soulève toujours des débats passionnels autour des droits du père, de sa place symbolique et réelle, des inégalités hommes/femmes en matière de proximité avec un bébé. Le sujet est délicat et se complexifie encore avec la réalité de l'allaitement et du congé de maternité, de la surcharge et de la fatigue, des émotions, colère et souffrance que génère la situation de séparation... Amener la réflexion à partir des besoins du tout-petit est une piste pour dessiner les modalités de garde qui, de toute façon, n'éviteront pas à l'un des parents un vécu d'injustice, de déchirement et de perte, et à l'autre des moments de ras-le-bol face au manque de relais.

Les besoins de l'enfant d'abord. Pourquoi ?

Pendant neuf mois, l'enfant dans le ventre de sa mère s'habitue à sa voix, au goût du liquide amniotique équivalent de son odeur, vit son rythme et est « pensé » par elle, touché, caressé à travers la paroi abdominale. À la naissance, en arrivant dans les bras de sa mère, le bébé a déjà une série de sensations connues. L'allaitement, quand il a lieu, vient ensuite prolonger et renforcer l'expérience sensorielle pré-natale. Le monde dans lequel débarque un bébé est, pour lui, incertain, aléatoire. Sortant d'un environnement utérin où il était nourri en continu, baigné dans un liquide à température constante et dans des stimulations tamisées, le contraste avec le monde ex utero est impressionnant. Il éprouve la faim mais ne sait quand la nourriture lui sera proposée, il perçoit des variations dans son confort : fluctuation de température, de position, de sensation de sec ou de

mouillé... mais ne sait ni quand ni comment réajuster la situation pour se sentir bien. Il profite des bras qui le bercent mais n'a aucune idée des durées et des moments dont il peut en bénéficier et, en effet, en dehors de ses pleurs qui ont pour fonction de battre le rappel, il n'a aucun pouvoir sur ce qui lui arrive, aucune prise sur son environnement ni intelligibilité de celui-ci.

Le monde qui l'entoure va doucement prendre sens pour lui à travers la répétition de séquences assez stéréotypées (éprouver la faim, pleurer, être pris dans les bras, entendre une voix familière, être nourri, retrouver une odeur, goûter le lait, l'avaler, retrouver le visage de l'adulte qui s'occupe de lui, être bercé, posé, changé...). L'articulation des différentes séquences entre elles s'organisera autour du point initial du nourrissage, premier besoin à satisfaire.

Ensuite, à quelques semaines de vie, l'enfant se calmera en entendant sa mère ou son père approcher car il aura pu faire suffisamment souvent l'expérience que la suite du programme consiste à être pris à bras et nourri, bercé, abreuvé de paroles portées par une voix connue... C'est bien la répétition et la constance des séquences et de « l'ambiance sensorielle » qui les entourent qui va petit à petit offrir au bébé quelques points de repères qui établiront les bases de son sentiment de sécurité.

L'indispensable continuité pour se construire un monde prévisible

Si le bébé se trouve confronté à des temps d'attente trop fluctuants entre le moment où il éprouve la sensation de faim et celui où il reçoit réponse à son besoin, ou si la manière dont l'adulte qui s'occupe de lui et les apports sensoriels (odeur, voix, tonicité) sont trop variables, le nourrisson ne pourra saisir de quoi est fait son environnement et apparaîtra alors une insécurité liée à son vécu de discontinuité.

Notons que l'expérience relationnelle qu'il fera avec l'adulte référent a aussi son style propre et la constance de ce style lui est également nécessaire pour installer ses repères.

Le jeune enfant, soumis à des variations de personnes, d'ambiance, de temporalité, de style, de lieu va avoir davantage de mal à cerner son petit monde et ce côté aléatoire le maintiendra dans un sentiment d'insécurité. Sa notion subjective du temps n'a rien à voir avec celle de l'adulte; des perceptions de durée sont à la mesure de sa petite existence : une heure peut représenter un jour. Son expérience de continuité est donc très rapidement mise à mal.

C'est la raison pour laquelle il est souvent préférable que, dans les premiers mois de la vie de l'enfant, l'hébergement soit assuré par une seule personne, généralement la mère.

Autour de 8 mois, l'enfant va fixer non plus seulement des souvenirs de sensations mais – à petite dose – des images des visages familiers. Moment sensible où toute séparation le plonge dans des angoisses effrayantes, où toute confrontation à des visages nouveaux agite en lui des peurs.

L'ouverture au monde

En fixant les images, l'enfant va s'intéresser aussi à ce que chaque personne a de singulier, à leur style relationnel, aux échanges intersubjectifs plus ou moins sensibles qu'il peut avoir avec les uns et les autres. Ce travail de comparaison se fait à partir de sa base de sécurité : ses figures d'attachement.

La constance de personnes, d'expériences, de sensations, d'environnements et les mots justes qui accompagnent, soulignent, soutiennent les actes seront fondateurs de la sécurité de l'enfant; ce qui lui permet d'établir des liens entre les petits bouts

d'expériences qu'il traverse, ce qui façonne sa notion de temps et ce qui réduit la sensation d'évoluer dans un monde aléatoire et discontinu.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, son univers s'élargira avec bonheur pour autant que son port d'attache soit clair, fiable et stable. Lors d'un simple déménagement un enfant entouré de ses deux parents peut déjà présenter des signes de déstabilisation et d'insécurité. Aux adultes, alors, de réduire au maximum les variations dans son environnement. Si chaque situation familiale doit se penser avec souplesse en prenant en compte les éléments en présence, ressources parentales, fratrie... il importe de garder à l'esprit que la garde alternée pour un enfant de moins de deux ans n'est pas solution adéquate pour lui.



Cet enfant est-il hyperactif ?

L'hyperactivité de l'enfant existe-t-elle vraiment en tant qu'entité clinique spécifique ou n'est-elle qu'une construction sommairement échafaudée pour excuser la prescription de Rilatine à des enfants dont le comportement perturbateur dérange l'adulte ? Cette question est posée par un nombre croissant de professionnels.

La Rilatine est une amphétamine excitant le système nerveux central. Elle a un effet paradoxal sur certains enfants : au lieu de les exciter, comme le font habituellement les amphétamines, elle les apaise. Ce n'est pas un médicament banal. Pour se positionner quant à la nécessité de le prescrire, il faut prendre en compte le fait qu'il y a probablement autant d'instabilités que d'enfants instables. Ceux-ci sont regroupés sous le label d'enfants hyperactifs ou souffrant de TDAH (Trouble Déficitaire de l'Attention avec Hyperactivité), alors qu'il s'agit d'enfants très divers quant à leur fonctionnement intrapsychique et leur relation aux autres, bien que présentant en surface le même fameux triptyque : hyperkinésie, inattention, impulsivité.

Il s'agit d'enfants incapables de rester en place et d'obéir, toujours en mouvement, rejetés par l'école, voire par leurs camarades. Leurs parents sont également en détresse : ils arrivent épuisés, démoralisés et ont terriblement besoin d'aide. Et vite ! Et c'est ce « vite » qui fait la différence. Aujourd'hui les parents se posent souvent de très bonnes questions sur le sens des difficultés de leurs enfants et il faut reconnaître que parfois les services de santé mentale, pédopsychiatres ou psychothérapeutes ont des listes d'attente, nécessitant du temps ou peuvent être coûteux. La tentation est grande alors de renoncer à l'approche psychopathologique sous la pression des laboratoires pharmaceutiques, auxquels s'aliènent malheureusement non seulement

de nombreux médecins mais également d'autres professionnels, scolaires notamment, parfois poussés par les instituteurs qui ne savent pas comment gérer les troubles de conduites de plusieurs enfants par classe.

Que dit l'agitation ?

D'abord, l'agitation d'un enfant peut être naturelle, « normale ». En effet, le propre de l'enfance est d'être curieux de tout, d'exprimer sa joie de vivre de façon remuante et désordonnée et l'activité motrice est source de plaisir, un moyen d'action sur le monde, un des vecteurs de réalisation personnelle. Elle est une condition préalable aux représentations et à la mentalisation. Tout ce qui a trait au jeu – dont on sait l'importance décisive dans la construction psychique – en dépend.

De plus, entre 2 et 5 ans, l'instabilité est normale : l'expérience du mouvement, du déplacement permet au jeune enfant d'écouler son excitation interne liée à la découverte du monde. Le petit enfant sent très rapidement qu'il peut faire ce qu'il veut avec une motricité au service de ses désirs. C'est là que le parent doit lui signifier que les muscles ne peuvent pas servir à une action qui n'est pas socialement acceptable. Si l'enfant ne rencontre aucune limite éducative et donc aucune expérience de contingence pulsionnelle, il peut rester bloqué dans cette phase de son développement et demeurer instable à l'école primaire. Pour d'autres enfants, l'agitation est pathologique parce qu'elle constitue le reflet de diverses blessures psychologiques. Elle devient un symptôme. Des adultes déprimés aussi se noient parfois dans l'action...

Parmi les enfants étiquetés comme hyperactifs, un certain nombre sont déprimés ou ont été pris dans un fonctionnement familial insécurisant au début de leur vie. De multiples problèmes familiaux peuvent

en être la cause : l'instabilité de l'un des parents, un deuil, la présence d'interactions précoces violentes, incohérentes ou carencées, une discontinuité des relations, une dépression maternelle profonde lors de la première année de vie...

Il peut s'agir aussi d'enfants soumis à un forçage éducatif par les parents, dont l'origine est souvent à mettre en rapport avec des difficultés d'apprentissage. Ce forçage amène l'enfant à répondre secondairement en réaction aux adultes au lieu d'être en relation avec ceux-ci.

Ces enfants se sont construits des défenses par l'agitation. Ils ont envie de montrer qu'ils sont vivants. S'il n'est pas question d'incriminer les parents, qui se seraient bien passés d'aller mal, ils sont néanmoins responsables de l'éducation de leur enfant. Il est dès lors indispensable de les soutenir et de travailler avec eux sur leur enfance, leur histoire personnelle et sur les projections dont leur enfant a pu faire l'objet, sur le développement de celui-ci depuis sa naissance et le fonctionnement familial en tenant compte du contexte social.

Enfin, un nombre très restreint de cas concerne des enfants pour lesquels on ne trouve aucune causalité malgré des entretiens familiaux et individuels répétés et prolongés dans le temps. Maurice Berger désigne leur instabilité comme neuro-développementale et nécessitant un traitement médicamenteux, à condition que celui-ci ne soit pas utilisé dans un but de forçage (« Tiens-toi tranquille ») mais parce qu'il peut aider l'enfant à récupérer lui-même une certaine continuité de pensée, laquelle favorisera également le travail psychothérapeutique. Dans ces rares cas, les traitements médicamenteux peuvent parfois être utiles, mais toujours en association avec une démarche psychothérapeutique.

L'attention des professionnels

Les professionnels sont donc appelés à la plus grande vigilance, parce qu'il ne serait pas acceptable que des enfants, sous des prétextes divers, se voient prescrire des psychostimulants dans un contexte sociétal de plus en plus dominé par la recherche de résultats immédiats, de performances. Ce qui entraîne l'illusion d'un traitement à visée purement comportementale et médicamenteuse qui serait moins coûteux, plus rapide et plus tentant que le nécessaire et dououreux effort d'élaboration psychique des comportements avec les remises en cause qu'il ne manque pas d'impliquer. L'enfant n'est alors pas aidé et ses difficultés ressurgiront plus tard.

Il faut toujours se demander si l'agitation de l'enfant ne reflète pas son simple débordement d'énergie et l'intolérance de son entourage. Ensuite il faut prendre le temps d'écouter les parents et l'enfant, de retracer leur histoire et de comprendre ce que l'enfant veut dire avec toute cette agitation. Si un traitement s'avère nécessaire, il faut se souvenir qu'un traitement médicamenteux est souvent inutile voire potentiellement génératrice d'effets secondaires et qu'en tout cas il ne peut remplacer une prise en charge relationnelle à visée psychothérapeutique de l'enfant et de sa famille, sans oublier le lien avec l'école.



Faut-il châtier les parents qui donnent une fessée ?

Actuellement, dans nos sociétés occidentales, tout le monde est d'accord pour considérer que les châtiments corporels ne sont pas une bonne solution pour aider un enfant à grandir.

Dès lors, certains voudraient que la loi punisse les parents qui auraient donné une fessée ou une gifle. Par ailleurs, la Belgique a été condamnée par le Comité européen des droits sociaux pour violation de la charte sociale européenne car le droit belge n'interdit pas expressément les châtiments corporels infligés aux enfants.

Créer une nouvelle loi serait une erreur pour plusieurs raisons :

La loi interdit déjà le recours à la violence ainsi que les coups et blessures. De plus, la circonstance est aggravante quand il s'agit de violence à l'égard des mineurs. Il n'y a donc pas lieu de rajouter une législation ; trop de loi nuit à la loi.

Une nouvelle législation (inutile) revient à se focaliser sur l'acte et non sur l'intention. De nombreux châtiments humiliants sont nettement plus blessants qu'une fessée occasionnelle. L'important est de sensibiliser les parents au fait que l'enfant apprendra à se protéger et à se faire respecter s'il est respecté dans sa famille (ceci ne supprime pas la nécessité de mettre des limites).

Il y a lieu de différencier les situations : il peut arriver qu'un parent débordé ne parvienne pas à limiter autrement son enfant que par un geste, une fessée par exemple. Ce geste, s'il est occasionnel, n'est pas synonyme de maltraitance ou de rupture de la relation entre l'adulte et l'enfant. Il est préférable d'aider

le parent à comprendre en quoi il a été dépassé, comment il peut dire « J'aurais pas dû » sans perdre la face...

Vouloir légitérer plus que de raison, c'est introduire la loi dans une situation qui doit avant tout se dépasser grâce à la sensibilisation, l'écoute, le dialogue. Vouloir contraindre encore, c'est prendre comme fondement que seule la menace de punition a de l'effet. Nous pensons au contraire que le soutien au parent doit être l'axe de base de toute politique en la matière. Le parent ainsi soutenu pourra à son tour soutenir son enfant.

L'intérêt supérieur de l'enfant passe par une prise en compte des relations avec ses parents. Or la disqualification, voire l'humiliation des parents pose de très importants problèmes pour le développement de l'enfant.

La tolérance par rapport aux châtiments corporels est variable selon les cultures familiales. Ce qu'il importe d'interroger, c'est le sens du geste dans le contexte particulier dans lequel il arrive, - seule manière de le restituer dans un questionnement sur le respect.



« Aliénation parentale », un concept qui peut causer du tort

Les intervenants de terrain sont fréquemment interpellés ou mandatés pour intervenir dans une séparation litigieuse entre des adultes qui sont parents d'un ou plusieurs enfants.

On aimerait que la séparation d'un couple se passe de manière paisible. C'est très rarement le cas, et pour cause : mésententes, déceptions, trahisons, deuils... sont au rendez-vous et la cicatrisation de telles blessures prend toujours du temps.

Si le couple a des enfants, la séparation marque la fin de la conjugalité, mais pas du tout la fin de la parentalité. En désaccord du fait de la rupture de leur lien amoureux, les ex-conjoints vont néanmoins devoir s'accorder pour poursuivre ensemble leur rôle de parents.

Ici encore ce partage ne se passe pas sans heurts. Cependant, si les lessives, l'organisation des vacances ou les habitudes alimentaires sont l'occasion de difficultés très classiques, la plupart du temps les parents en arrivent à accorder la priorité à l'intérêt de leurs enfants et donc à s'entendre sur l'essentiel.

Hélas, ce n'est pas toujours le cas. Certains parents sont pris dans le tourbillon d'une opposition systématique aux désirs, aux attentes et aux références éducatives ou affectives prônées par l'ex-conjoint, l'autre parent. Ils se nourrissent de lectures, d'avis, de conseils voire de prises de position de l'un ou l'autre professionnel; et cela peut aller jusqu'à déteindre sur l'enfant. Ce dernier se trouve alors pris dans une situation insoluble : il a le souci de s'adapter aux discours de chacun de ses parents, même s'ils sont séparés. Mais risquer de se montrer bien avec l'un d'entre eux semble faire tant de mal à l'autre... Comment s'en sortir alors ?

Certains enfants se retranchent dans une sorte de « réserve émotionnelle » : ils vivent à la maison, par exemple avec maman, et sont en mesure de rencontrer papa, mais la relation reste distante, la prudence et le silence sont de mise... Avec en toile de fond : « Surtout ne faire de peine à personne », tel un leit-motiv semi-conscient. Pour se protéger, ces enfants en viennent parfois à rencontrer le parent chez qui ils ne vivent pas dans une ambiance qui laisse une impression de froideur et de détachement.

D'autres enfants font preuve de moins de facultés de détachement. Ils sont plus fragiles ou subissent des pressions contextuelles et relationnelles plus manifestes de la part de leurs familles. Dans ce cas, l'enfant dit ou montre qu'il prend le parti de l'un des parents (généralement celui avec qui il vit de manière principale). Il refuse de voir son papa ou sa maman, se replie dès qu'il est en contact avec ce parent ou l'agresse en l'assaillant de reproches qui ressemblent étonnement à un discours appris de l'adulte englué dans la séparation.

Ces configurations relationnelles problématiques intéressent naturellement les spécialistes des sciences psychologiques. Comme dans toute approche scientifique qui se respecte, il s'agit de les identifier, de les analyser, de les comprendre pour tenter d'y trouver des pistes de résolution.

Un nouveau concept ?

Pendant de nombreuses années, le concept de « conflit de loyauté » a offert un modèle explicatif pour ces situations de séparation au sein desquelles l'enfant n'était pas autorisé (ou ne s'autorisait pas) à prendre une place qui convienne à son bien-être et à son développement personnel.

Depuis peu, un nouveau concept a fait son apparition : « l'aliénation parentale », pour parler du cas de

figure où l'enfant est littéralement soumis au parent dit « aliénant » et ne peut plus faire place à l'autre, critiqué, blâmé, détruit dans le discours du premier. Il est ainsi coupé d'une partie de lui-même, celle que représente sa filiation au « parent maudit ». C'est non seulement son appartenance à la branche familiale ostracisée mais aussi son identification au genre sexuel du parent rejeté qui sont niés.

Hélas, le concept d'aliénation parentale est utilisé à tort et à travers. Il enferme une série de situations où les conflits font rage, situations dans lesquelles les professionnels sont aspirés et légitimement leur coalition avec un parent en utilisant ce vocable, provoquant ainsi des dégâts durables.

Nous ne pouvons pas nier que certains parents se collent à leur enfant, que d'autres mélagent conjugalité et parentalité au point de mener un conflit généralisé aux effets nocifs pour l'enfant (effets qui se retourneront d'ailleurs plus tard contre ce parent). Il est également vrai que certains parents vont mal au point d'entraîner leur enfant dans la confusion, tandis que d'autres encore poussent la cruauté jusqu'à l'utiliser comme arme pour faire souffrir leur « ex ».

De tels agissements, on vient de le voir, portent des noms : confusion, cruauté, collusion... Le professionnel a tout intérêt à se situer par rapport à des faits, il n'a pas besoin du syndrome d'aliénation parentale, concept qui standardise des situations par ailleurs fort complexes. Une définition statique et unilatérale ne constitue pas pour lui un outil d'intervention d'une grande efficacité dans le contexte d'une relation d'aide à visée évolutive. Bien au contraire, cela risque de l'empêcher de penser. De plus, intervenir en termes de « détection de l'aliénation parentale » revient à traquer les incapacités et les lacunes des parents, alors qu'il est nettement plus constructif de tenter de les considérer comme des personnes capables de changement et de prise de responsabilités. Vu au travers de ce concept d'aliénation

parentale, le conflit conjugal tend à s'amplifier sur la place publique avec la participation des professionnels de l'aide et du judiciaire.

Le rôle du professionnel

En cas de séparation, les parents cherchent fréquemment des alliés dans leur conflit avec l'autre. C'est donc chaque fois l'occasion pour le professionnel d'être attentif à ne pas se laisser contaminer par les échos de séparations qu'il a parfois lui-même vécues, pour réfléchir à son rôle, au mandat qu'il a et à celui de ses collègues avec qui il collabore, qu'ils relèvent du monde socio-éducatif ou judiciaire.

Pour grandir, l'enfant a besoin d'une référence à ses deux parents. Il revient parfois au professionnel de ramener à l'enfant la réalité de son autre parent absent, ignoré ou rejeté, qu'il s'agisse d'un contexte de séparation, de décès ou d'abandon...



Malmener ou brutaliser un bébé : impensable ?

La vulnérabilité du petit d'homme suscite immédiatement l'idée qu'une prévenance particulière à son égard est de mise. Et pourtant...

Le bébé met à jour, et de façon exacerbée, l'ambivalence humaine, la polarité des émotions qui nous animent. On peut se sentir émerveillé et attendri devant un bébé sage ou endormi dans les bras, mais se sentir agressif et rancunier lorsque ce même bébé interrompt sans cesse nos nuits, pleure en continu, refuse de s'alimenter...

L'écart entre les émotions éprouvées est désarçonnant, troublant, c'est blanc ou noir, « on » ou « off ». Aucune possibilité de composer une moyenne avec laquelle se débrouiller, comme on le ferait pour un adulte chez qui on peut reconnaître la coexistence de qualités que l'on apprécie et de défauts qui agacent.

Pouvoir penser et oser observer les écarts entre ses propres émotions permet de ne pas laisser libre cours à ce que ces dernières suscitent comme mouvements impulsifs à l'intérieur de soi.

Se percevoir exaspéré, tendu, prêt à passer à l'acte permet justement de se mettre à soi-même des gardes-fous.

Repérer, décoder, examiner ce qui se passe à l'intérieur de soi face à un bébé est la démarche qui prévient les dérapages potentiels vers la violence.

Penser les émotions qui nous animent s'apprend dès l'enfance dans le contact avec ses propres parents. Ceux-ci, dans le quotidien des échanges, traduisent les états de leurs petits et ainsi leur permettent de les identifier et de les nommer : « Tu as eu peur », « Tu

semble triste », « Oh, tu es fâché, te voilà même en colère », « C'est chouette, tu es toute joyeuse »... Lorsque cet apprentissage a fait défaut, l'adulte, confronté à ses sentiments agressifs face à un bébé, risque de se laisser submerger par ses émotions et de passer à l'acte.

Il n'y a pas de honte à éprouver des envies agressives face à un bébé mais il y a une responsabilité à les canaliser, les inhiber.

On ne dira jamais assez combien s'occuper d'un bébé est une entreprise émotionnellement sollicitante et combien un nourrisson peut éveiller des mouvements agressifs à l'intérieur de chacun.

Certains parents se sentent si mal de s'apercevoir qu'ils éprouvent de la colère ou de l'agressivité face à leur petit, que la tension monte encore davantage en eux et risque alors de se décharger impulsivement au préjudice du bébé. Un cercle vicieux s'enclenche alors; le parent se libérant de ses tensions tout en en générant de nouvelles par la culpabilité qui surgit ne peut sortir de cette spirale sans intervention d'un tiers. L'arrivée d'un enfant dans la famille est un événement qui appelle la solidarité, la présence d'un entourage soutenant qui puisse être relais lorsque la fatigue, la tension ou la vulnérabilité se profilent.

L'aide professionnelle auprès des parents consiste, outre un travail sur leur passé, à soutenir la reconnaissance de leurs pulsions violentes, à évaluer pour eux-mêmes le risque d'un passage à l'acte, à chercher une issue concrète à ces moments de tension extrême et ainsi à ne plus en avoir peur.



Comment comprendre qu'une mère puisse tuer ses propres enfants ?

Au cours de la grossesse, la plupart des femmes entrent peu à peu dans un état tout à fait particulier qui va leur permettre d'entrer en relation avec leur bébé. Cet état, que l'on nomme préoccupation maternelle primaire et qui se prolonge après la naissance, est la proximité qui permet à la mère de comprendre son enfant bien que celui-ci ne parle pas. Ainsi, la maman décide pleurs et babilles et apporte à l'enfant les soins nécessaires à ses besoins. Cette proximité, cette « layette psychique » aide également l'enfant à se construire un sentiment de sécurité qui, étayé par l'environnement familial et social, constitue la fondation sur laquelle il pourra s'appuyer toute sa vie durant.

Au fur et à mesure du développement de son enfant, la mère va l'aider à se séparer d'elle afin qu'il puisse s'ouvrir au monde. L'enfant va ainsi peu à peu réaliser que sa maman n'est pas toute à lui. En effet, portant également son regard vers son conjoint, vers son travail, vers la vie sociale..., elle introduit quelque chose entre son enfant et elle. Ce tiers permettra à l'enfant de peu à peu porter son propre désir hors de la famille.

En lien avec son histoire, la maman a parfois des difficultés à introduire cet espace entre elle et son enfant. La plupart du temps elle y est aidée par l'entourage, son conjoint, la famille et l'organisation sociale, la crèche par exemple. Mais il peut arriver que ce ne soit pas le cas et que l'enfant reste tout pour sa maman ou encore que celle-ci soit en peine de le laisser prendre son autonomie. Ces situations peuvent entraîner plusieurs types de difficultés ; dans le langage courant on parle de cordons qui ne sont pas encore coupés ou de mères qui étouffent leur

enfant. Celui-ci peut développer une personnalité de façade, voire s'effacer, ne pas exister psychiquement parlant. Cheminer à plusieurs donne de l'air tandis qu'une relation duelle pousse au duel, enferme, éteint...

Parmi ces situations, les plus extrêmes aboutissent à l'infanticide. Dans ce cas, la maman particulièrement perturbée ou déprimée n'imagine pas comment elle pourrait laisser vivre son enfant sans elle, dans un monde aussi moche que celui qu'elle voit au travers de sa dépression. Alors, dans un geste qu'elle peut même considérer comme un acte d'amour elle mettra fin à la vie de son enfant plutôt que de lui faire endurer la triste vie qui l'attend.

D'autres cas, plus rares encore, évoquent le personnage de Médée, laquelle a tout sacrifié pour l'homme qu'elle aime ; mais celui-ci en vient un jour à la trahir. La fin de leur vie commune correspond à la fin de sa vie à elle, tout comme elle reprend les enfants qu'elle lui a donnés. La langue française est bien étrange sur ce point : la mère donne naissance, l'épouse donne un enfant... Ce pouvoir extraordinaire a son terrible envers.

Notons encore la différence entre infanticide et néonaticide. L'infanticide relève d'une difficulté de se séparer d'un enfant déjà né. Par contre, le terme de néonaticide est utilisé pour les enfants tués au moment de la naissance dans un processus tel le déni de grossesse où la maman n'a même pas pris conscience qu'elle était enceinte. Dans l'infanticide, la maman est du point extrême d'une ambivalence qui existe pour toutes les mères, tandis que dans le déni de grossesse, la maman est clivée : deux parties indépendantes coexistent en elle sans ambiguïté ni conflit.

La place du professionnel, de l'adulte

Au moment où un infanticide fait la Une de l'actualité, angoisses et questions reviennent à l'esprit tant des parents que des enfants, ceux-ci se demandant, par exemple, si une telle chose pourrait leur arriver. À ce moment, il importe d'accompagner l'enfant dans son questionnement, y compris en partageant avec lui ses propres inconnues plutôt que de répondre de manière faussée dans une toute-puissance imaginaire : « Ne t'en fais pas mon chéri, à nous jamais rien de tel n'arrivera ».

Effectivement, les adultes ne savent pas totalement de quoi l'avenir sera fait et cet avenir comprend une part d'angoisse. Parvenir à partager cela avec son enfant, c'est également l'aider à grandir et à se séparer d'une famille éternellement protectrice.



Ne pas voir la maltraitance sous son toit ?

On est surpris d'entendre les récits dramatiques d'enfants qui racontent des années d'abus sexuels ou de comportements cruels de la part du père ou beau-père sans que jamais la maman ne soit intervenue. Difficile aussi d'entendre ces mères dire quelles ne savaient pas ou qu'elles n'ont jamais rien vu.

Pourtant cette cécité psychologique se constate dans certaines familles et questionne profondément les capacités protectrices d'un parent quand l'autre laisse libre cours à ses pulsions dans l'espace familial. L'incapacité de ces mamans à rentrer dans la peau de leurs enfants pour sentir et percevoir quels sont leurs besoins, leurs malaises, leurs émotions pose problème. Cette impossibilité de « lire » leurs enfants ne leur permet pas dès lors d'avoir des attitudes adéquates pour les soutenir, les aider, les comprendre et les protéger.

C'est l'absence d'expérience personnelle d'avoir été soi-même comprise, entendue, devinée par ses propres parents, qui explique ce manque fondamental d'empathie.

Dans ces familles, les échanges émotionnels et subjectifs sont inexistant, ce qui n'empêche pas ces parents d'être fonctionnels et adéquats dans la gestion du quotidien : soigner, nourrir, éduquer...

Lorsqu'un enfant a été coupé de sa partie émotionnelle parce qu'il n'y a jamais eu de place pour celle-ci, il grandira en cherchant à ranimer à partir d'autrui cette part morte en lui. C'est ainsi que ces enfants devenus adultes se « compléteront de leur part » en se greffant sur une compagne, un compagnon qui leur donnera la sensation d'exister.

Perdre l'autre devient alors synonyme de risque d'effondrement; dans la réalité, c'est parfois aussi perdre une sécurité financière et devoir radicalement réorganiser sa vie.

Dans ces couples, la peur de la rupture handicape encore davantage les faibles capacités d'empathie de ces mères. Toute l'énergie est mise au profit de la cohésion du couple et les enfants passent à l'arrière-plan, ou pire sont perçus comme éléments importunants.

Voilà ce qui empêche ces femmes de voir et de sentir la détresse de leurs enfants, voilà ce qui les pousse à fermer les yeux sur l'horreur qui est devenue, à travers le couple qu'elles forment, une part constitutante d'elles-mêmes.

Ce n'est donc pas de la dissimulation lorsque ces mères affirment n'avoir rien vu ni su de ce que leurs enfants enduraient. Ce phénomène est apparenté au déni qui, lui, est totalement organisé hors du champ de la conscience.

Le travail thérapeutique à organiser avec ces familles est donc long et profond en raison de la difficulté d'accès aux émotions, d'accès à la subjectivité de l'autre et donc à l'empathie qui n'a jamais pu se construire. C'est en effet très jeune que le petit enfant, avec ses parents, partage le plaisir de tenter de deviner ce qu'il y a dans la tête de l'autre : « Je sais que tu sais ce que je sens » pourrait dire, s'il avait la parole, le tout-petit à sa mère qui a capté l'excitation suscitée par une découverte qu'il vient de faire. Mais dans certaines familles, cette expérience n'est pas possible parce que se laisser aller à ressentir c'est risquer de retrouver des émotions insupportables, trop effrayantes, et donc trop angoissantes.

Pourtant, sentir, éprouver, entrer en empathie ne s'apprend pas seul. C'est dans la relation à l'autre, et à ses parents d'abord, que cela se passe, se décide,

se partage. L'enfant, face à des parents de marbre, risque de voir s'éteindre cette part de lui et n'y portera plus jamais attention.

L'aide thérapeutique passe par le soutien des enfants à exprimer à leur maman leur douleur et leur colère; ensuite il s'agit de rejoindre chez ces dernières leurs propres souffrances enfouies, leurs propres besoins non entendus dans leur enfance, tout en questionnant leur présente responsabilité d'adulte engagé dans la parentalité.



Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?

La négligence est un syndrome actuellement bien identifié dans le registre de la maltraitance. Elle se révèle par la carence de soins, un manque d'attention aux besoins de l'enfant, un défaut d'empathie des parents. La négligence touche en général tous les aspects de la vie du petit, tous ses besoins primaires (manger, boire, dormir, être stimulé, être aimé...). Souvent, elle se déploie sur plusieurs générations; les parents ont eux-mêmes connu des carences qui les rendent moins adéquats dans leurs rôles parentaux.

Une négligence physique (nourriture, hygiène, habillement, sécurité, soins médicaux...) s'accompagne très souvent d'une négligence affective dont les conséquences peuvent s'avérer dramatiques. Cette négligence affective se traduit chez les parents par une distance, une absence de disponibilité émotionnelle, un trouble de l'empathie. Dès la naissance, les relations d'attachement précoce sont carencées; l'enfant n'existe pas beaucoup dans la tête de ses parents, il n'expérimente pas la présence d'un adulte disponible, fiable et continu lorsqu'il est en détresse.

La négligence s'avère souvent chronique, se répète d'une génération à l'autre et concerne généralement tous les enfants de la famille. Les conséquences ne sont pas toujours visibles dans l'immédiat ou mal décodées; l'enfant peut être dans une profonde détresse qui se développe à bas bruit. Ces enfants sont baignés dans un climat de « stress chronique » dont on sait aujourd'hui qu'il endommage le cerveau et provoquent des dégâts à moyen et à long terme; ceux-ci touchent la croissance, les sphères cognitive, émotionnelle et relationnelle. Ils peuvent s'avérer irrécupérables si la négligence persiste dans le temps.

Comment repérer la négligence ?

L'enfant négligé a souvent un aspect sale, le teint gris ou pâle, un air triste; il peut présenter un retard physique de croissance ou des signes de maladies mal soignées. Au niveau relationnel, il peut être renfermé, fuir tout contact ou, au contraire, se montrer agité ou agressif. Avec ses pairs, les relations sont plutôt difficiles, dans l'évitement ou l'agressivité. Le repli sur soi devient une forme de protection contre tout risque de rejet ou de manque affectif. Ces enfants vivent une insécurité permanente, supportent mal toute frustration et manquent de structuration.

La temporalité de l'enfant n'est pas la même que celle des parents

Le développement d'un enfant suppose la rencontre avec des adultes disponibles, stables et sécurisants au sein d'un milieu stimulant. Des carences répétées, un climat affectif négatif ou froid qui perdure dans le temps s'avèrent délétères et vont entamer son capital de développement. Les parents ont souvent eux-mêmes connu une enfance négligée et ont peu conscience des besoins d'un enfant; son arrivée va les confronter à des difficultés dont ils vont le rendre responsable. Les carences des parents rendent ceux-ci souvent très méfiant dans les relations avec leur famille d'origine, les amis et professionnels. Ce sont des adultes fragiles, vulnérables; les apprivoiser, respecter leur rythme est la seule issue possible pour tisser petit à petit une relation de confiance. Comment prendre ce temps avec eux alors que l'enfant grandit si vite ?

Comment intervenir ?

Les parents sont très rarement demandeurs d'aide; c'est l'état de l'enfant qui attire l'attention de l'entourage. C'est le professionnel qui fait le point sur l'état

de l'enfant, sur ses besoins, satisfaits ou non, sur la part que les parents peuvent apporter et celle qui devra venir de l'extérieur. Seul un travail de réseau, tissé avec la famille, offre un contenant qui permet d'assurer de meilleures conditions au développement de l'enfant.

Le réseau remplit plusieurs fonctions :

L'étape d'évaluation des carences et des ressources familiales est essentielle; elle permet d'identifier les besoins propres à chaque situation. La mise en place du réseau vient palier les manques parentaux, sorte de « parentalité partielle », où la place des parents est reconnue en fonction de ce qu'ils sont capables d'apporter. L'aide est concrète et pratique, adaptée aux besoins de l'enfant et constituant un soutien aux parents. Ce type d'intervention est de longue durée, sans réel changement dans les comportements parentaux; même si la négligence physique disparaît, la négligence affective risque de se poursuivre. Une halte-garderie, une crèche, parfois un placement en institution est nécessaire pour protéger et stimuler l'enfant.

Les changements se marquent à la génération suivante; ce qui décourage les professionnels s'ils n'en ont pas conscience.

L'autre fonction importante du réseau est le soutien des professionnels. La famille se montre souvent dans un processus d'échec, apathique ou exigeante. L'ampleur du problème ne permet pas à un seul service de prendre tout en charge; la pluridisciplinarité est essentielle dans l'évaluation de la situation et dans les réponses à apporter. Les changements difficilement acquis disparaissent dès que l'aide est arrêtée. Les changements visibles sont très lents; il vaut mieux viser de petits objectifs plutôt qu'un changement rapide et global. Des réévaluations régulières entre professionnels sont nécessaires et un placement peut être envisagé si l'aide ambulatoire s'avère insuffisante.

L'entraide entre professionnels évite le découragement souvent présent dans ce type de prise en charge; elle les aide à persévéérer dans leur travail avec l'enfant, tout en offrant un soutien aux parents.



Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?

« Maxime a l'air insensible aux stimulations, c'est comme s'il n'habitait pas son corps »; « Fabien frappe tout le temps ses camarades »; « Brice sent mauvais et porte toujours des vêtements trop petits pour lui ».... Il nous arrive à tous de nous interroger par rapport à un enfant et plus encore s'il se confie : « Mon papa me fait mal; Papy joue avec ma zezette »...

La relation entre l'enseignant, la puéricultrice ou l'éducateur et l'enfant et sa famille permet, au fil des jours, de développer du lien et d'être attentif aux petits événements de la vie. Ainsi, le professionnel est le témoin privilégié des questions voire des souffrances d'un enfant et peut donc l'accompagner en cas de problèmes.

Est-ce vraiment grave? Dois-je prendre tout cela au sérieux? Cela me concerne t-il? Dois-je en parler avec l'enfant, avec ses parents, relayer mes questions à d'autres services? Qui peut m'aider à réfléchir? Comment réagir? Les questions affluent...

Donner confiance dans la continuité de la relation

Dans le respect d'une relation privilégiée, le professionnel peut entendre et voir ce que l'enfant accepte de lui dire, de lui montrer, de lui dévoiler. Pas besoin de chercher des preuves, de mener une enquête, de savoir à tout prix au risque de suggérer des mots dépassant l'élaboration que l'enfant a de sa situation. À cet instant, la vérité qui compte est celle que l'enfant amène, quelle qu'en soit la réalité factuelle. Cette présence, cette disponibilité à accueillir l'enfant là où il se trouve, avec ses mots, ses images, ses sensations, libère le professionnel

du travail de recherche de la vérité, même si elle lui impose de rester partiellement avec ses doutes et ses inquiétudes. Le soutien de l'enfant, l'invitation à se décharger de la culpabilité et de la responsabilité qu'il ressent souvent, à tort, comme siennes, engage l'adulte dans une relation fructueuse et aidante.

Le respect de l'enfant, dans ce qu'il dévoile ou pas, nécessite, de la part du professionnel, un engagement dans une continuité de la relation. Il faut comprendre par là que, si les manifestations de détresse d'un enfant peuvent fluctuer d'un jour à l'autre, l'inquiétude éveillée, la disponibilité du professionnel et la place qu'il occupe auprès de lui doivent être maintenues. Après ses premières confidences, l'enfant peut choisir de se faire discret, de faire comme si rien ne s'était dit ou montré. De la sorte, il peut tester la confiance et la solidité de cette relation avant d'éventuellement se confier plus encore.

Cette continuité relationnelle ne doit pas se transformer en une attention focalisée sur cet événement. Le professionnel est disponible, certes, mais reste dans son cadre; l'enfant le sait et peut également s'appuyer sur ce cadre pour gérer le rythme du dévoilement.

Cependant, signifier à l'enfant que le professionnel, au même titre que tout adulte, est soumis à des lois qui imposent parfois le relais auprès d'autres professionnels ou auprès de la hiérarchie, donne la possibilité d'ouvrir la relation à des tiers, de sortir du secret dans lequel l'enfant se sent enfermé...

Ne pas rester seul

Chaque institution a ses règles et ses ressources qui servent de balises en cas de révélations ou d'inquiétudes. Les situations de maltraitance nécessitent donc des échanges et des réflexions avec des tiers : le directeur, les collègues, un médiateur, l'assistant social de l'institution...

Alimenté par ces échanges, éventuellement en collaboration avec des collègues, le professionnel orientera la suite de son accompagnement : il s'adressera à l'enfant et/ou à sa famille en reflétant ses préoccupations, contactera parfois des services relais... Chaque situation nécessite d'être prise en compte de manière unique.

Le rôle des services relais (Equipe SOS enfants, Service d'aide à la jeunesse, Centre de santé mentale, PSE, ...) consiste à évaluer la situation, à faire le diagnostic, à mettre en place des mesures et/ou des contraintes nécessaires en vue de protéger l'enfant, de lui apporter de l'aide ainsi qu'à ses parents. Le travail de ces services et leur expertise sont notamment fondés sur les observations faites par les professionnels qui connaissent l'enfant et sa famille au quotidien.

Le professionnel en contact avec l'enfant reste présent. La qualité et la continuité de la relation soutiennent l'enfant et lui permettent d'expérimenter la fiabilité de la parole d'un adulte, la consistance de ses actes, le respect de sa personne et la permanence d'un lien au-delà des difficultés et tensions éprouvées.

L'enfant tire également bénéfice de la continuité entre professionnels et entre équipes : autant il importe que les premiers communiquent leurs observations sans se décharger, autant il est nécessaire que les services relais communiquent les éléments essentiels à chaque acteur.

Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?

Les expériences de notre enfance poursuivent leur effet à l'âge adulte au point d'imprimer leur marque sur certains de nos choix ou de nous amener à rejouer de vieux scénarios avec notre conjoint, notre patron, nos amis, les personnes avec qui nous travaillons. Ce mécanisme s'appelle le transfert car inconsciemment nous transférons des sentiments, des modes de relation sur une personne autre que le destinataire initial.

Cette impression de tourner en rond, de retomber dans les mêmes ornières, nous fait parfois souffrir au point de nous faire entreprendre une psychothérapie qui vient souvent éclairer des scènes du passé. Mais la plupart du temps nous nous débrouillons tant bien que mal, sommes remis à notre place par nos interlocuteurs ou sommes transformés par les événements de la vie.

Selon la profession que nous exerçons, les compétences qui nous sont demandées, nos sentiments sont mobilisés à des degrés divers. Sur ce plan, un informaticien est moins mobilisé qu'une puéricultrice.

De fait, pour exercer leur métier, les intervenants en lien avec parents et enfants ont besoin de supporter d'être mobilisés dans un registre affectif qui va, par exemple, leur permettre de s'identifier aux difficultés de la famille concernée. Et en même temps, une trop grande proximité peut amener le professionnel à quitter sa place et donc à ne plus être en mesure d'aider.

On peut dire que notre nécessaire fragilité peut également nous piéger. Cela arrive notamment quand une rencontre remobilise en nous des émotions, des

images anciennes, des souvenirs inconscients. Sur un détail, une attitude, une intonation, une odeur, un regard... un enfant ou un parent peut nous amener à renouer avec un des personnages de notre enfance : une tante bien-aimée, un parent décédé, un oncle haine... Inconsciemment, nous sommes alors ailleurs que dans le présent, même si nous avons du mal à l'admettre et nous en protégeons, par exemple, en rationalisant c'est-à-dire en donnant une explication raisonnée à ce qui se passe. « C'est quand même normal que je sois en colère quand je vois à quel point ce père est inadéquat ! »

Hélas non. La colère ne va en rien aider ce père et cette réaction immédiate, liée à notre histoire, nous empêche d'être professionnel. Plutôt que d'être à même de mobiliser nos compétences pour la famille, nous l'amenons à jouer une scène de notre théâtre intérieur.

Notons cependant que, si cette imprégnation du passé peut nous embrouiller, elle peut également nous aider. Exemple caricatural : celui qui canaliserait ses tendances sadiques en devenant boucher (ou dentiste...) le fait d'une manière bien estimable, au profit de la communauté.

Les choses se compliquent encore car, bien entendu, nous sommes évidemment pris dans le transfert des personnes que nous rencontrons. Elles nous mettent parfois dans une place autre : celle de la mère parfaite qui subvient à leurs moindres besoins, la mère qui refuse tout, l'autorité intransigeante, etc. Ici encore, le fait d'entrer ou non dans ce jeu va dépendre de notre histoire. Et sans qu'il soit nécessaire de se demander qui a commencé, il est dommageable qu'une relation d'aide au présent s'englue dans une vieille histoire.

Comment s'en prémunir ?

Trois pistes

- Marquer un temps d'arrêt

En général, nous sentons quand nous sommes débordés par nos émotions dans une rencontre. Dans ces moments, marquer un temps d'arrêt, temporiser nos décisions, demander à un collègue de prendre le relais sont des bonnes occasions pour éviter des attitudes inadéquates.

Ce fort sentiment, qu'il soit d'amour ou de haine, est une chance car il peut être l'occasion d'apprendre quelque chose sur soi-même. Et, le temps (parfois long) de débroussailler nos histoires, cela vaut la peine de solliciter un collègue, soit pour un avis, soit pour passer la main.

On voit ainsi que l'hétérogénéité d'une équipe ou d'un réseau est à la fois intéressante en termes de compétences mais également sur le plan des personnalités, des échos intérieurs.

Un préalable à tout métier relationnel est de se donner les moyens d'une réflexion quant à sa propre histoire et à ses schémas de fonctionnement.

- Organiser un cadre sécurisant

Le cadre de travail est construit grâce à toute une série de législations et règles mises en place par le pouvoir de tutelle, le conseil d'administration, le responsable de l'équipe... Ces règles organisent le temps, l'argent, l'espace, les flux de responsabilités, de décisions, etc. Le fait qu'un cadre de travail soit clair et que chacun soit tenu de s'y conformer tempère les sentiments, canalise l'amour et la haine. « À six heures je ne suis plus là pour vous, non parce que je vous déteste mais parce que le service est fermé ». Le cadre de travail dépasse travailleurs et usagers; de ce fait, il les protège. Accepter de s'y soumettre est de l'intérêt de tous : pouvoir organisateur, travailleurs, usagers, chacun à son niveau.

- Les supervisions

Une supervision est un moment où l'on peut parler de manière protégée de son travail, des questions et difficultés qu'il suscite en soi.

Une réunion d'équipe n'est pas une supervision car le responsable de l'équipe n'est pas en mesure de simultanément assurer l'autorité, voire de sanctionner (ce qui est sa fonction) et d'exercer un rôle de superviseur avec qui il est d'autant plus enrichissant de parler de ses échecs, angoisses, difficultés...

Il existe des supervisions individuelles ou d'équipe, ou encore de groupe quand plusieurs travailleurs de différentes institutions se réunissent pour cette occasion. Pour remplir son rôle, le superviseur n'a pas de lien amical, thérapeutique, d'autorité... avec l'intervenant.

Souvent psychothérapeute, le superviseur ne remplit cependant pas ce rôle à ce moment-là. Même s'il pressent des liens entre la difficulté professionnelle et l'histoire familiale, il centre son travail sur les aspects professionnels, quitte à inviter l'intervenant à faire une démarche psychothérapeutique ailleurs.

Il est extrêmement difficile d'intervenir avec les familles sans avoir la possibilité de moments de recul tels que les supervisions. Il s'agit de conditions de travail quasi aussi nécessaires que le chauffage, l'électricité...



Les professionnels peuvent-ils encore toucher les enfants ?

Que la question soit posée donne à penser beaucoup et longtemps à la fois sur le propre de la position des enfants à notre époque et sur les multiples professions « spécialisées », actuelles qui s'associent aux enfants ! leur est-il possible de grandir sans être touchés lorsque cela leur est nécessaire tant au niveau des apprentissages moteurs que des apprentissages psychologiques propres à des sujets en devenir ?

Pensons un peu alors...

Si le toucher initie la vie, dès que celle-ci est là c'est aussi lui qui, via la sensorialité, va permettre à chaque enfant d'élaborer progressivement son monde. Petit à petit, pour vivre, chacun devra à la fois toucher le monde et se laisser toucher par celui-ci et par ceux qui l'habitent.

Un constat évident ? Peut-être mais, pour de nombreux enfants avec lesquels nous travaillons, cela renvoie surtout à un impossible à vivre. Tantôt se trouvant à côté du monde, ils sont sans piste pour le toucher et donc pour exister, tantôt écrasés par ce même monde, ils sont contraints à la survie bien plus qu'à la vie. Le travail des professionnels ne devrait-il pas être alors de se permettre quand il le faut de toucher pour réinitier (ou parfois même seulement initier) en chacun ce qui fait le propre de notre humanité ?

Se permettre de toucher celui avec lequel nous travaillons, et même travailler en pensant que le toucher est nécessaire pour grandir, cela paraît-il si étrange ?

Qu'il soit un nourrisson à bercer, un enfant à soigner, un adolescent à cadrer (demain un adulte à épauler et après-demain un vieillard à soutenir), s'engager à ce point ne relèverait-il pas de notre travail ?

Il n'est, bien entendu, pas question d'imposer quoi que ce soit à qui que ce soit mais d'oser affirmer que les professionnels ont encore et toujours le droit d'être dans le contact tactile quand le soutien de l'autre l'impose, mais aussi dans l'émotion partagée lorsque celle-ci est particulièrement forte.

Il s'agit bien entendu d'un processus plus que d'un geste (même si parfois cela peut être un geste) qui se construit, à un rythme lié à chaque situation. Rendre possible à l'autre de se laisser toucher, c'est souvent montrer à cet autre qu'il nous touche par ce qu'il dit ou ne dit pas, par ce qu'il fait ou ne fait pas, simplement parfois par ce qu'il est pour nous ! Toucher l'autre n'est donc pas lui imposer notre volonté dans un rapport de force dans lequel le Bien s'imposerait. Il semble plus intéressant de témoigner de ce qu'il nous apporte avec ce qu'il est, ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Pour ce faire, à nous de nous laisser toucher d'abord, avec là aussi le devoir pour le professionnel d'élaborer nos émotions (car c'est bien de cela qu'il s'agit) sur base de la spécificité de notre travail, du cadre qui s'y associe et du projet propre à celui-ci. Pas question donc de jouer à « touche-touche » mais de travailler avec le mystère propre à toute relation éducative en gardant une juste place générationnelle et émotionnelle.

Dans une époque où la suspicion règne, les professionnels n'ont-ils pas à occuper une position forte et engagée ? Position qu'il est évidemment nécessaire de sécuriser par un cadre de travail solide.

Si un bisou, une main dans les cheveux, quelques instants sur des genoux sont des gestes qui touchent et qui sont tout aussi nécessaires pour grandir que de nombreux gestes de soutien très concrets associés au travail d'éducation (pensez ici à l'aide physique apportée aux gestes que les petits enfants ne peuvent assumer seuls...), l'engagement relationnel de l'adulte vis-à-vis de l'enfant le semble tout autant.

Qui en doute finalement ?

Pour ceux qui doutent, fermez les yeux et remémorez-vous ceux et celles qui vous ont fait grandir...
Comment ont-ils fait ?



Les demandes des parents et l'institution éducative

« Madame, mon fils a échoué à l'examen parce qu'il n'a pas respecté ce que le professeur demandait, mais il connaissait une partie de la matière. La prof aurait pu en tenir compte malgré tout ! »

« L'école est quand même là pour le bonheur des enfants, les enfants doivent apprendre en s'amusant. Quand je vois les devoirs qu'on lui demande, c'est un tel effort, je comprends qu'il refuse. »

« Pourquoi mon enfant doit-il redoubler ? Toutes les études le prouvent, le redoublement, c'est toujours néfaste ! On en parle chaque semaine à la télé. »

Comment réagir face à ces interpellations incessantes de parents ? Comment se comporter en professionnel de l'éducation et prendre en considération l'enfant sans entrer dans une logique de réponses sans fin à des demandes individuelles ? Plus largement, comment concilier la volonté pédagogique de mettre l'élève au centre du système et la réalité sociale qui fait de l'école le premier lieu de socialisation où l'enfant se retrouve un parmi les autres ?

Il y a un demi-siècle, personne ne pensait à contester ce que disait l'école (qui parlait d'ailleurs d'une voix beaucoup plus uniforme qu'aujourd'hui). Les enseignants représentaient une autorité dans la société. Dans notre monde actuel, chacun s'en réfère à lui-même, la tolérance a remplacé l'obéissance, l'authenticité s'est substituée au respect d'une Loi ; Loi qui régit la vie commune au-delà des lois, souvent implicite mais très largement partagée, Loi aujourd'hui difficile à faire entendre.

Inutile de regretter cette vision du monde définitivement révolue. Parler de cette évolution sur le mode du paradis perdu ne fait qu'entretenir une illusion stérile et négative.

La société démocratique dans laquelle nous vivons a définitivement placé chacun à égalité avec son voisin pour discuter de toutes les grandes questions, notamment celle de l'éducation. D'ailleurs, les idées des parents ne sont pas toutes fantaisistes ou basées sur des critères égocentriques; l'équipe de professionnels doit les entendre comme des avis extérieurs qui peuvent enrichir sa réflexion et/ou sa communication.

Mais, pour sortir d'impasses où la parole du parent semble avoir la même valeur que celle de l'enseignant, il faut aller plus loin que la compétence professionnelle : le « je sais de quoi je parle, j'ai fait les études qui me donnent la légitimité d'enseigner » s'opposera tout de suite à « je sais ce qui est le mieux pour mon enfant ». C'est dans le travail professionnel en équipe que se construira la dimension collective pour mettre en place un cadre commun. Les heures de concertation, les réunions d'équipes, sont le terreau propice à une vraie cohésion qui aide à structurer le projet institutionnel, à l'aborder sous plusieurs facettes pour mieux le définir, à mettre de la distance et à concilier demandes individuelles et réponses collectives ou à envisager la façon dont on pourra expliquer pourquoi on ne le fait pas.

Ce travail doit s'excécuter sous la houlette d'un garant : directeur, coordonnateur pédagogique, superviseur... Les échanges portent sur l'institution telle qu'elle est ici et maintenant pour (peut-être) évoluer vers autre chose. Cela peut sembler long et inefficace (on discute parfois longtemps pour ne pas toujours arriver à un accord) et pourtant ainsi, peu à peu, s'élabore la base d'une approche commune des fondements sur lesquels se construit la vie en commun.

C'est dans cette structure collectivement construite que les professionnels peuvent canaliser les inquiétudes et les questions des parents : écouter pour comprendre de quelle place l'autre parle, pour l'accepter où il est et l'amener un peu plus vers la loi commune, redire avec bienveillance et détermination où « frottent » les données collectives et celles concernant chaque enfant, suggérer un chemin pour que tous acceptent ce cadre comme bon pour l'enfant.

De plus, certains parents, insécurisés par rapport à leur enfant, agressent le professionnel comme s'il était personnellement dépositaire de ce qui est de la responsabilité de toute institution, à savoir introduire à la société dans laquelle nous vivons (ce qui ne veut pas dire l'accepter de A à Z). C'est alors encore un peu plus difficile de rester professionnel, de ne pas faire porter à l'enfant les excès éventuels de ses parents, de ne pas les disqualifier. « Chez papa et maman, tu fais comme cela. Ici, comme tous les enfants, tu dois faire comme ceci, du mieux que tu peux. »

C'est à la fois simple à expliquer et à comprendre et difficile à mettre en œuvre. Là aussi, seuls des instants en équipe permettent de se relégitimer et de reprendre force et courage pour continuer son métier.



Comment aider les enfants en cas d'événement tragique ?

Quand surgit un fait divers dramatique largement relayé par les médias, un événement plus proche comme le suicide d'un parent d'élève ou la mort accidentelle d'un enfant, les adultes se demandent entre autre comment réagiront les enfants. Resteront-ils silencieux ? Poseront-ils des questions ? Feront-ils des cauchemars ? Présenteront-ils des angoisses ? Seront-ils surexcités ? En garderont-ils des traces ? Et quelle peut être la « bonne » attitude des adultes, des enseignants, des éducateurs ?

L'horreur dans la fiction et dans la réalité

Chacun a pu faire l'expérience de raconter une histoire terrifiante à un enfant. Et ce conte venait parfois alimenter un passage de vie difficile, une période de cauchemars, mais le plus souvent ne s'accompagnait d'aucune angoisse. Avec les histoires les plus belles et les plus horribles, l'enfant apprend peu à peu le monde. Le monde extérieur bien sûr, mais aussi son monde intérieur, sa vie psychique, son intimité; donc ses conflits internes, le remue-ménage de ses pulsions avec lesquelles il devra vivre toute sa vie... Mais ce qui permet à l'enfant de se développer par le biais de ces histoires, c'est le fait que l'adulte qui est à ses côtés est paisible, joue avec lui, prend plaisir à raconter... Tous deux savent qu'il s'agit à la fois d'une histoire et de la vraie vie, et la tranquillité de l'adulte assure à l'enfant qu'il n'y a aucun danger actuel.

Assurer ce décodage, dans les histoires ou en regardant la télévision, est extrêmement important car il permet à l'enfant de faire la différence entre la fiction et la réalité, entre son monde interne et le monde réel. De fait, et notamment par la télévision, l'enfant va découvrir le monde qui l'entoure au-delà

de la cellule familiale. Et, en le découvrant, il va être attentif à la manière dont réagissent les adultes qui l'entourent.

Les émotions des adultes

Devant une réalité traumatique, il est important que l'adulte soit à même de ressentir ses émotions et de les exprimer à son enfant; sans quoi, celui-ci risque de penser que pour être adulte il ne faut ressentir aucune émotion. Il fera des efforts pour s'endurcir à ne rien ressentir, ce qui le coupera de l'humanité.

Cependant parfois un article de presse, une émission de télévision peut toucher l'adulte parce qu'elle vient rouvrir des blessures, remuer en lui des souvenirs refoulés... parce qu'elle vient réveiller des pulsions ou illustrer des fantasmes qu'avec son éducation il a pu domestiquer tant bien que mal (Non, il n'arrache plus les ailes des mouches...). L'adulte peut encore être touché parce que le récit met en scène la transgression d'interdits fondamentaux qui permettent le vivre ensemble (Tu ne mangeras pas de chair humaine, tu ne tueras pas, tu choisiras ton époux, ta compagne hors de ta lignée...). Justement, la figure de celui qui abuse de l'enfant, de celui qui l'assassine peut venir nous troubler dans tous ces registres. Est-ce un homme ou un « monstre » ? Et s'il est un homme, en quoi me ressemble-t-il ? Ces questions nous bouleversent profondément et risquent de nous submerger, de nous entraîner dans des paroles, des attitudes, des actes guidés par la seule émotion.

Dans pareille situation, les enfants qui sont à nos côtés, ressentant nos émois, peuvent également être saisis d'effroi, d'angoisse, passer à l'acte... Dès lors, dans une telle actualité, se demander comment préparer les enfants ou intervenir avec eux revient d'abord à se demander comment les adultes peuvent éviter d'être submergés par leurs émotions, sans pour autant être insensibles.

Parfois, ils ne peuvent éviter d'être débordés; il y a alors surtout à trouver la manière de prendre du temps et de revenir plus tard sur ce moment. « Tu vois, hier, j'étais tellement choqué que je n'ai pas pu répondre à ta question... ». Si nous ne parvenons pas à dire quelque chose des émotions qui nous ont touchées, nos enfants risquent de s'imaginer le pire.

Les émotions des enfants

Si les enfants peuvent être contaminés par nos émotions, ils peuvent également être troublés par des images ou des paroles qui sont anodines pour nous. D'où l'importance d'être attentifs à ce qu'un enfant perçoit, par exemple devant la télévision. Attentifs, ou à l'écoute, mais en leur donnant le temps de laisser cheminer leurs questions.

Car un des charmes de nos relations avec les enfants est la manière dont ils posent une question qui nous paraît incongrue – nous parlons de mots d'enfants – ou encore, dans d'autres situations, quand ils viennent toucher des points avec lesquels nous ne sommes pas parfaitement à l'aise. Bien sûr, c'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins que surgissent les questions sur la différence des sexes, le comment on fait des enfants ou le pourquoi on ne veut plus voir le tonton... Et bien entendu, l'enfant sait s'il reçoit une réponse authentique ou un faux-fuyant. Il comprend quand on le prend ou non au sérieux, et très vite il saisit s'il peut venir avec d'autres interrogations, s'il vaut mieux s'adresser ailleurs... ou se fermer comme une huître. Laisser un espace aux questions, les laisser venir plutôt que les devancer, les écouter là où en est l'enfant... tout ceci va permettre à celui-ci d'avancer à son rythme, d'exercer sa curiosité, d'aiguiser son intelligence.

Quand le poète dit que la réponse est le malheur de la question, il nous rappelle qu'une réponse ne doit pas venir boucher la question. Quoi de plus mortel

que des questions bien tournées et des réponses toutes faites! Et nous savons à quel point les questions les plus vives, le plus brûlantes ne peuvent être mises en équation, ne font pas appel à un savoir. Une interrogation peut prendre le temps de mûrir, de cheminer, de s'exprimer plus ou moins maladroitement, par des détours. De même, si la réponse reçue laisse quelque interstice, quelque énigme, quelque « je n'en sais rien, mais je te dis ce que j'en pense », le questionneur sera invité à rebondir vers d'autres horizons, toujours plus vastes.

Parler, penser ensemble

Un pédophile fait la Une de l'actualité, une mère de famille a tué son enfant, le père d'un enfant s'est pendu... Contre le chaos, contre la monstruosité, il n'y a pas d'autres armes que celles de la pensée, de la dignité, de l'attention à autrui, de la construction démocratique permanente; le travail de la culture... Si le « monstre » est tout entier à ses pulsions, l'homme gagne son humanité en évitant d'être emporté par ses émotions grâce à sa capacité de penser à lui-même, à l'autre et au monde qui l'entoure. Il s'agit d'un mouvement où je me laisse toucher par la souffrance de l'autre et où, plutôt que d'en être sidéré, fasciné, je suis capable de penser et parler cette souffrance et, éventuellement, d'agir. L'école ainsi que les associations qui accueillent les jeunes sont bien des lieux où l'on cherche à comprendre, où l'on apprend à penser; y compris dans les limites de l'im-pensable. Telle est la responsabilité de l'adulte. Les événements dramatiques sont chaque fois des occasions de penser ensemble à de nombreux thèmes au fil des questions et sans les devancer : Pourquoi les adultes ne peuvent-ils séduire les enfants ? Quelle est la frontière entre le bien et le mal ? Quelle est la différence entre fantasme et acte ? Pourquoi a-t-on supprimé la peine de mort ? Pourquoi la justice doit prendre du temps et pourquoi le criminel a droit à un avocat ? Qu'est-ce que la présomption d'innocence ?

Où mettre la limite entre la liberté de l'individu et la protection de la société ? Quelles réponses donner ? Impossible de les tracer au cordeau, on peut juste penser ensemble en sachant qu'il n'y a pas de « maître de l'univers », seulement des humains qui tentent de faire de leur mieux dans un monde où, hélas, il y a des catastrophes, des accidents, des meurtres. Depuis l'aube des temps, les hommes ont à la fois cherché à s'en prémunir mais également ont été amenés à vivre avec ce réel, le ciel qui peut tomber sur la tête malgré la potion magique. Reconnaître cette part de non-maîtrisable et faire entendre à l'enfant qu'il y a moyen de vivre avec, c'est également aider ce dernier à grandir.

Le rôle des adultes, des professionnels : organiser le travail, organiser les rituels

Il faut tout d'abord rappeler que maintenir la vie quotidienne, le travail, l'apprentissage scolaire par exemple est une manière d'assurer une stabilité au développement des enfants. Il s'agit également de leur offrir un espace où ils peuvent se concentrer en étant protégé des préoccupations des adultes, des tensions familiales, de l'agitation si pas du chaos.

Parfois le chaos déborde de partout, l'émotion est trop vive, et une des manières d'organiser ce travail de pensée est d'aménager des moments entre professionnels (également bousculés) qui permettent de mieux être à l'écoute des enfants, des adolescents et de saisir les occasions. Mais rien de tel que d'installer dans son institution une culture du rituel.

Les rituels viennent ponctuer la vie, ils font en sorte que tout ne s'écoule pas de manière indifférenciée. Les horaires ou moments tels la remise de résultats scolaires participent des rituels les plus quotidiens. Lors d'événements tragiques qui touchent une communauté, les institutions ont l'habitude de s'arrêter pour une minute de silence (qui aura d'autant plus de

valeur qu'elle est précédée d'un moment de parole authentique) ou pour se rendre à des funérailles. Cela vaut la peine également de prendre le temps d'installer des rituels qui sont des moments d'ouverture et de partage d'interrogations, de questions... Ainsi par exemple, dans certaines écoles, un moment de « question de vie » est prévu chaque semaine. Les élèves peuvent y venir avec n'importe quel souci, préoccupation... La communauté éducative qui met ainsi en place une culture de parole (en vis-à-vis de l'écoute) et des rituels pour qu'elle puisse s'exprimer, fait en sorte qu'un événement, quand il survient, pourra être mieux élaboré.

À chaque institution de prévoir ses dispositifs qui l'aideront au mieux en cas d'événement tragique.



Qu'est-ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile ?

L'actualité met régulièrement en lumière des violences sexuelles à l'encontre de mineurs, parfois des enfants. Commis sur des êtres vulnérables par ceux qui ont la charge de les protéger, ces actes sont vécus, à juste titre, comme intolérables. Ils sont parfois qualifiés de « monstrueux », ce qui indique à quel point nous avons du mal à les prendre en compte comme humains. Et pourtant...

L'indispensable limite à nos désirs

La sexualité au sens large conditionne toute notre vie et nos rapports aux autres, elle parcourt un chemin aux multiples voluptés, aux éveils fulgurants, aux tourments parfois. Et elle se voit confrontée, limitée par le désir de l'autre ainsi que par les règles sociales, la culture.

L'enfant, en ne pouvant accéder à sa mère selon son bon vouloir, se voit limité. Il en va de même pour l'adulte qui est obligé d'adresser une demande à un éventuel partenaire, lequel acceptera ou non, selon des modalités à convenir en fonction du désir des deux personnes et de la société dans laquelle elles vivent.

Si les éléments sociaux sont très variables, une des constantes est d'aller « voir ailleurs ». Les jeunes sont obligés de quitter la maison familiale, de renoncer à l'amour pour leurs parents ou frères et sœurs et de porter leur désir vers une autre famille. L'interdit de l'inceste est à la fois une nécessité psychique, celle de ne pas rester avec du même, et sociale en organisant les échanges et les alliances entre tribus.

Bref toute l'éducation comporte une limitation, une canalisation de nos passions, de nos excès. Il s'agit de les refouler de la même manière qu'avec des digues les hommes empêchent que la mer n'envahisse tout le territoire, les champs cultivés.

Mais, même refoulé, l'océan, tout comme nos désirs les plus violents, reste présent. Si la digue, la structure psychique est trop rigide, elle risque de céder. Néanmoins, une brèche peut s'ouvrir sous l'effet d'une tempête, d'un climat infect. Certains climats sociaux désinhibent, attaquent les « canalisations » sociales. Comment comprendre autrement des événements tels que ceux du Rwanda, par exemple ?

Pour revenir à la sexualité (dans notre culture), celle qui concerne des adultes consentants relève du domaine de l'intime des partenaires, où tout est permis. Par contre l'acte sexuel entre un adulte et un enfant est interdit et sanctionné par la loi. En effet, tout adulte est amené à avoir un rôle protecteur vis-à-vis de l'enfant, et même s'il n'est pas son parent, une telle relation a donc la couleur de l'inceste.

Les désirs des enfants

De son côté – on vient de le voir d'ailleurs – l'enfant peut également ressentir des désirs pour un adulte, voire le solliciter sur un plan érotique. Ferenczi, dans un texte essentiel intitulé « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », montre bien que la tendre langue de l'enfant n'a rien à voir avec la passion de l'adulte et, compte tenu de son développement, la nature de cette sollicitation recouvre pour l'enfant une réalité bien différente. En cas de transgression, le désir que l'enfant a ressenti peut être source de culpabilité, de honte... car croyant qu'il a provoqué l'adulte. Or justement, son immaturité le place dans une position distincte de celle de l'adulte qui sait, lui, que la limite se pose, que l'interdit s'impose.

Le fait de travailler avec des enfants mobilise chez chacun des émotions qu'il importe de reconnaître, d'identifier, de travailler seul et en équipe. Au sein d'une institution, faire l'impasse sur ces questions risque de laisser émerger les conditions d'un débordement.

Le passage à l'acte

Le chaos de nos désirs, la puissance de nos pulsions sont bien réels. Le nier, le refuser, c'est le méconnaissance et d'ailleurs rien n'interdit les rêves ou les fantasmes les plus délirants car, pour répondre clairement à la question de départ, ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile, c'est le fait que nous ne passons pas à l'acte. Cela reste dans notre tête, nous ne franchissons pas le seuil qui nous ferait agir, poser un geste.

Pourquoi l'abuseur passe-t-il à l'acte ? Pourquoi les digues n'ont-elles pas tenu ou n'ont-elles peut-être jamais été construites ? Impossible de donner une seule réponse car un acte incestueux ou pédophile peut être présent dans des profils de personnalité très variables : des personnes attirées de manière irrépressible par les enfants et qui finissent par être déconnectées de la réalité et passer à l'acte, des adolescents en quête d'identité qui s'adressent à un plus jeune par peur de leurs pairs, des personnes débiles mentales, de véritables pervers ou psychopathes... Toutes ces psychopathologies recouvrent des réalités singulières qui nécessitent des prises en charge ajustées. Mais aussi bien sûr des sanctions pénales, car une des fonctions de la justice est de ramener l'auteur d'infraction dans la communauté des humains ; c'est bien pour cela qu'il est condamné à une « peine ».

Le pédophile, figure des temps modernes ?

On peut se demander pourquoi le pédophile fait à ce point la Une des journaux. L'abus sexuel sur enfant existe depuis toujours, il n'y a pas si longtemps qu'existaient encore des bordels d'enfants dans certaines cités européennes, il n'y a pas si longtemps que les victimes devaient encore taire leur douleur et leur honte. Aujourd'hui, ce sujet n'est plus tabou et c'est très bien.

Néanmoins, on peut se demander si une telle médiatisation du pédophile n'est pas parfois l'arbre qui cache la forêt, une manière d'oublier que plus de 90% des abus sexuels ont lieu au sein même des familles. On aimerait tellement que le mauvais soit l'autre ; hélas, « le pire des fous, le dernier des sociopathes, avant d'être ce qu'il est (...) est d'abord un autre moi-même (...) ».¹



1. Patrick Declerck, écrivain, membre de la Société psychanalytique de Paris.

Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels ?

Régulièrement, l'actualité met en exergue un fait d'abus sexuel ou de maltraitance. La dramatisation excessive ou l'extrême focalisation sur des événements rares peut avoir des effets nocifs. Aux premières lignes, les enseignants, les éducateurs s'interrogent sur le bien fondé de tel ou tel programme de prévention.

Sept points de repères

- Plus de 90% des abus sexuels sont le fait de membres de la famille ou de proches. Le risque d'agression étant nettement plus important dans l'environnement familial, il est inutile de se focaliser sur des prédateurs sexuels rares, il est préférable d'inclure la prévention dans les programmes de soutien à la parentalité ainsi que dans ceux qui aident l'enfant à s'exprimer sur toutes les difficultés qu'il rencontre et les sentiments qu'elles suscitent.

- Il est erroné de croire que les événements d'actualité dramatique sont, en eux-mêmes, anxiogènes pour les enfants. C'est avant tout l'angoisse des adultes qui se transmet à ceux-ci. Le rôle des professionnels est donc d'éviter toute initiative qui augmente l'émotion de même que les flambées médiatiques, et de proposer – si nécessaire – le recours aux services d'aide et d'appui existants. Autant que possible, il est utile d'aider les parents à expliquer à leurs enfants ce type d'événement et son caractère grave et exceptionnel.

- Les campagnes de prévention ciblant les enfants en les responsabilisant à outrance par rapport à leur propre protection sont au mieux inutiles parce que c'est dans la relation que l'enfant apprend à se

protéger. Le respect avec lequel le traite son entourage est la base essentielle sur laquelle il va faire cet apprentissage. Ensuite, au gré des événements, les adultes qui l'entourent vont lui apprendre à prendre soin de lui. C'est la raison pour laquelle on priviliera les outils pédagogiques ou de loisirs qui aident l'adulte à entrer en relation avec l'enfant, à aborder tous les thèmes qui le préoccupent. Il est illusoire de penser qu'un enfant va se protéger à l'extérieur de la maison s'il n'a pas au préalable appris que son intimité était précieuse et l'a vue respectée dans ses lieux de vie. De même, dans le milieu scolaire, l'apprentissage des limites, du respect de l'autre, de la citoyenneté, etc... directement appliquée à la « vraie » vie sociale de l'école (et non à des événements lointains ou théoriques) ont un effet de consolidation préventive sur les abus sexuels aujourd'hui, l'usage des drogues demain... sans que ces thèmes doivent être abordés frontalement.

- Certaines campagnes sont anxiogènes parce qu'elles font peser sur les épaules de l'enfant le poids de sa propre protection. « C'est à toi de faire attention » sous-entendent les cartes de prudence ou autres badges. Ces médias servent d'objet contraphobique pour les adultes et ratent l'objectif d'une éducation prenant pour paradigme le fait que l'adulte est responsable de l'enfant, qu'il est là pour l'aider et l'introduire à la vie. D'autre part, l'enfant qui a été ou est actuellement victime, se sentira encore davantage coupable de n'avoir pas su se protéger. Cette culpabilité ne l'aidera pas à oser en parler et risque d'augmenter la honte qu'il peut ressentir.

- D'autres campagnes sont toxiques parce qu'elles introduisent l'enfant à la sexualité via une sexualité perverse. Toute information relative à la sexualité doit tenir compte du développement affectif et sexuel de l'enfant et intervenir en réponse à ses questions, sans les devancer. Il y a lieu de l'introduire d'abord à l'amour et à une sexualité « normale » bien avant

d'aborder la perversion ou les risques tel celui du sida.

- Certains programmes voudraient apprendre à l'enfant à se défendre physiquement de l'abuseur par un apprentissage de coups bien placés. Une étude menée par Finkelhor met en évidence le fait que les enfants qui se sont défendus en situation d'abus, ont subi plus de violences physiques que les autres. Outre le fait que de tels programmes placent également l'enfant dans l'imaginaire d'une agression potentielle omniprésente, il est illusoire de leur laisser croire qu'ils peuvent rivaliser avec l'adulte sur le plan physique, ce qui a par ailleurs des effets négatifs dans d'autres registres également.

En conclusion, quand les adultes sont à l'écoute des questions de l'enfant au fur et à mesure qu'elles apparaissent et quand ils les initient à la vie en commun – ici et maintenant – de leur place d'adultes responsables et capables de parler, alors ils font œuvre de prévention. Animateurs, éducateurs, enseignants... n'ont pas besoin de programme clé sur porte pour un tel travail. Il s'agit avant tout de tenir une place et de saisir les petits événements du quotidien, au fur et à mesure de leur surgissement.



Les risques d'Internet, mythes et réalités

Internet, au même titre que tout progrès, comporte sa part de nouveaux risques. En permettant de dupliquer à des millions d'exemplaires la pensée humaine, l'imprimerie a servi aussi bien à populariser Gandhi que Mein Kampf. Le cinématographe des frères Lumière a permis la réalisation de chefs d'œuvre mais aussi le développement sans précédent de l'industrie pornographique ou la prolifération de films « grand public » ultra violents.

Alors Internet ? Comme dans tout domaine, l'éducation de nos enfants est un apprentissage des risques de la vie : « Si tu t'approches du feu, tu risques de te brûler. Regarde avant de traverser la rue... ». Mais chacun sait que ce n'est pas en étant mis sous cloche qu'un enfant devient un adulte. Même si, en tant que parent, on le souhaiterait parfois.

Vivre avec Internet est donc apprendre à vivre avec ces risques, sans en exagérer l'importance ni les sous-estimer. Ils sont essentiellement au nombre de trois.

Rencontrer un pédophile

Effectivement, certains adultes « draguent » des enfants ou des adolescents sur Internet. Ce risque est cependant faible et on a tendance à l'assimiler avec le fait que certains adultes visitent des sites pédophiles, ce qui est un tout autre problème.

Prévention

Avant tout, il y a lieu d'en parler en famille : comme pour toutes ses découvertes, l'enfant attend des adultes un cadre rassurant et structurant qui lui permette de se créer des repères. Aider l'enfant à avoir confiance dans la manière dont il peut ressentir les

relations et lui poser des limites va l'aider dans toutes les rencontres qu'il sera amené à faire.

Apprendre à nos enfants à distinguer le vrai du faux, la fiction de la réalité. « Ce n'est pas parce que quelqu'un rencontré sur Internet dit avoir 10 ans que c'est vrai. Tu ne le vois pas, et il peut écrire n'importe quoi. » Ceci commence d'ailleurs dès le plus jeune âge : en décodant avec l'enfant les flux d'informations et de publicité qui sont déversés par les médias.

Apprendre aux enfants à ne pas donner son adresse ni accepter de rendez-vous sans en parler à ses parents. À ceux-ci ensuite d'organiser une éventuelle rencontre car il n'y a pas de raison de principe pour que le virtuel reste cantonné au virtuel.

Être confronté à des sites pornographiques ou violents

L'enfant ou l'adolescent est curieux de la sexualité et c'est bien normal. De tout temps, il a cherché des informations, des images... une manière de comprendre et maîtriser ce qui se passe dans son corps, ce qui l'attend. Cependant, avec Internet, non seulement les images émergent de l'extérieur plutôt que d'être « imaginées » mais de plus elles vont jusqu'à faire irruption indépendamment du fait qu'on les recherche. Ainsi, elles n'arrivent souvent pas en concordance avec le développement affectif de l'enfant. Le risque essentiel est que l'enfant croie que cette image de la sexualité correspond à la réalité, voire qu'il devra pratiquer « tout cela » pour être dans la norme.

Prévention

On voit à quel point le décodage des médias tel qu'indiqué précédemment a toute son importance. Une éducation sexuelle mais surtout affective au sein de la famille et avec des adultes qui favorisent

le dialogue permet à l'enfant d'apprendre que sa vie amoureuse, notamment sexuelle, il devra l'inventer pas à pas avec celui ou celle qu'il choisira. Aborder ceci, avec pudeur, au travers des petits faits du quotidien reste la meilleure des préventions face à l'omniprésence d'une sexualité de consommation qui dépasse d'ailleurs Internet.

Mais d'autres « découvertes » peuvent poser problème au développement de l'enfant si elles ne sont pas accompagnées d'une prévention par le dialogue avec les adultes. Pensons à des images de violence gratuite qui, parce qu'elles embarrassent moins les adultes que le sexe, font l'objet d'encore moins de précaution. Là aussi, le décodage, le dialogue, l'explication restent les meilleurs outils éducatifs, tout en gardant à l'esprit qu'une image ou une séquence anodine pour l'adulte peut être troublante pour l'enfant. D'où l'importance d'écouter celui-ci et de rester ouvert à ses questions.

Se perdre dans l'écran

Internet peut autant être un outil de découverte, de connaissance, de communication qu'un gouffre où l'on peut se perdre; autant un lieu qui contribue à se construire une intimité qu'un espace où l'on tourne en rond de manière compulsive. Comme toute activité, comme tout espace, il doit être limité.

Prévention

Réfléchir entre adultes et enfants à la fonction des écrans (pas seulement d'ordinateur). En quoi contribuent-ils à s'ouvrir au monde ou à rester enfermé chez soi ? En quoi permettent-il de rencontrer les autres ou de ne retrouver que du même ?

Quoi qu'il en soit, à un moment ou à un autre, c'est à l'adulte qu'il revient de mettre la limite, ne fusse que pour rappeler l'importance de la vie de famille (les repas), de la vie sociale (aller à l'école), du sommeil...

Que penser des filtres ?

Encore faut-il se poser la question de l'âge de l'enfant laissé seul devant Internet : laisse-t-on un enfant de 6 ans sans accompagnement dans une ville qu'il ne connaît pas ?

Les meilleurs filtres sont ceux qui se transmettent dans la relation entre adultes et enfants. Car une barrière extérieure restera toujours franchissable et, dans ce registre, la créativité des enfants ou adolescents est un talent qu'il faut leur reconnaître. Ici comme dans d'autres domaines, la priorité est d'apprendre aux enfants à intégrer des limites intérieures. Elles lui permettront de vivre en société.

Dans certaines situations, et même s'ils ne sont jamais fiables à 100% (ils ne le seront d'ailleurs jamais), les filtres peuvent être une solution pour préserver les enfants les plus jeunes de l'intrusion accidentelle d'images pornographiques ou ultra-violentes par exemple.

Les parents qui souhaitent installer de tels systèmes peuvent se renseigner auprès de leur fournisseur d'accès ou encore trouver sur Internet des solutions payantes ou gratuites.

Il y a lieu de dire aux enfants qu'un filtre est installé et qu'ils n'ont donc pas accès aux mêmes sites que leurs parents.



La télévision dans les maternités : quand bébé regarde maman qui regarde la télé

Les écrans sont présents aujourd'hui dans tous les lieux de vie. Ils occupent une place primordiale. La télévision bouillonne et Internet offre un flux continu. Impossible aujourd'hui d'imaginer un univers de travail ou familial dépourvu de cette source.

La télévision s'est assurément invitée partout : du salon familial à la chambre de l'enfant (laissez celui-ci seul devant ce qu'il voit) en passant par les transports en commun, et depuis peu les téléphones portables. Une publicité pour cette nouvelle technologie promeut la possibilité de faire dès lors deux choses en même temps ; selon la logique offerte par cet annonceur, grâce à la télévision portable, je peux assister à un match de foot tout en suivant un match de tennis sur mon mobile.

Dans cette ligne creusée depuis quelques années, puisqu'elles sont partout et qu'il est offert à chacun de faire plusieurs choses à la fois sans opérer de choix, les télévisions se sont imposées tout naturellement dans les maternités. Suite incontournable d'un progrès et d'une offre technologiques ?

Dès ses premières heures, le tout-petit baigne donc déjà dans cet univers cathodique qui lui tend les bras comme pour une première rencontre soi-disant nécessaire. Bienvenue dans le monde des écrans !

Il est intéressant dès lors de s'arrêter un instant pour penser à la place qu'occupe cet écran dans une chambre de maternité (voire parfois dans les salles de travail). Quel rôle prend-il dès les premiers jours de vie de l'enfant, au moment même de la rencontre avec ses parents ?

Écran : le mot lui-même donne déjà à penser.

Comment réfléchir à ce qu'évoquent les pédiatres qui travaillent en maternité quand ils relatent qu'aujourd'hui, lors du premier jour de vie du bébé, à l'heure d'examiner l'enfant avec les parents, il est devenu habituel de commencer par demander d'éteindre la télévision ? Quelle influence y a-t-il sur le développement de la relation parent-bébé et ensuite sur le développement du bébé ?

Il n'est pas question ici de juger du contenu du programme diffusé, c'est l'écran lui-même qui pose question.

« Tu vois ce que je veux dire ? »

De nombreuses études ont mis en évidence l'importance de l'interpénétration des regards dès les premiers jours de vie, de l'attention conjointe dans les premiers mois. C'est les yeux dans les yeux que cette première rencontre a lieu et le regard est bien une des premières forme de langage mise à disposition du tout-petit. Les mamans et leur bébé pour se rencontrer et se raconter se fondent dans les yeux l'un de l'autre. Les mères, dans les premiers jours, les premières semaines de la vie de l'enfant, vont fixer le regard de leur bébé en le captant durablement pour lui apprendre ce que l'on peut dire avec les yeux et l'accrocher ainsi à notre monde.

La prise de conscience de soi passe par le regard de l'autre et surtout dans la toute nouvelle relation maman-bébé. Généralement, un bébé se voit, se découvre lui-même dans le regard de sa mère. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. Ces regards sont des regards d'attention, d'observation et d'étonnement... Dès la naissance a lieu « l'accrochage primitif » du premier regard qui est le premier miroir de l'enfant. Grâce à

ce regard posé sur lui, a lieu l'indispensable accordage affectif : mère et enfant se mettent au diapason de leurs émotions. Ce regard-miroir déclenche aussi une « imitation croisée » entre la mère et l'enfant, chacun imitant l'autre, ce qui permet au bébé de survivre et de s'épanouir. Plus tard, à l'âge de la marche, les enfants continuent à lire dans les yeux de l'adulte la bienveillance, l'autorisation de continuer. C'est l'enjeu du fameux « maman, regarde-moi ! », que les enfants répètent continuellement dans les plaines de jeux. Une manière de s'approprier, par l'œil de l'autre, ses progrès et ses limites. Le regard est un contenant. Il porte et élève l'enfant.

Comment décoder alors la triangulation bébé-maman-écran qui se joue au moment de la tétée par exemple ? L'enfant fixe le visage de sa mère qui, elle, regarde la télévision. Ce bébé à la recherche du regard de sa mère, ne lui demande-t-il pas simplement de le regarder pour exister ?

Regards croisés

À la naissance, les regards vont donc favoriser l'attachement mutuel entre la mère et le tout-petit, attachement qui fournit une base sécurisante à l'enfant. Si cet attachement est fragile, l'enfant ne se sent pas complètement en sécurité, ce qui peut gêner son développement psychique.

En captant l'attention, les écrans viennent perturber la mutuelle découverte des parents et de leur bébé. La présence de télévision mais aussi d'ordinateur, de téléphone portable et l'usage que chacun en fait n'est donc pas complètement anecdotique dans ce qui se joue entre l'enfant et ses parents dans les premiers jours de la rencontre et plus tard.

De plus, quand ils sont omniprésents, écrans, GSM, Internet ou encore la musique dans le métro ou les supermarchés viennent masquer notre difficulté à

être seuls. Cette capacité, qui s'apprend dès le plus jeune âge, est néanmoins indispensable car c'est également elle qui nous permet d'avoir nos propres pensées.



Pourquoi la télévision est-elle toxique pour les enfants en bas âge

Plusieurs chaînes de télévision qui s'adressent aux jeunes enfants mettent en avant leur intérêt éducatif. Mais celui-ci n'a jamais été démontré, et les seules études réalisées révèlent au contraire qu'elles ralentissent les enfants de 8 à 16 mois dans leur apprentissage linguistique²! En fait, la télévision destinée aux enfants de moins de 3 ans pose essentiellement cinq problèmes :

- Tout d'abord, nous savons aujourd'hui que le développement d'un jeune enfant passe par la motricité et la capacité d'interagir avec les objets qu'il rencontre. L'intelligence, à cet âge, est en effet sensorielle et motrice plus que conceptuelle ou imagée. Il est à craindre que le temps passé par l'enfant devant les programmes d'une chaîne pour bébés – qui rassurera les parents parce qu'elle est présentée comme fabriquée pour les tout-petits – ne l'éloigne des activités motrices, exploratoires et interhumaines, fondamentales pour son développement à cet âge.
- Nous savons aussi que l'enfant n'établit une relation satisfaisante au monde qui l'entoure que s'il peut se percevoir comme un agent de transformation de celui-ci. C'est ce qu'il fait quand il manipule de petits objets autour de lui. On peut penser que l'installation d'un tout-petit devant un écran ne réduise son sentiment de pouvoir agir sur le monde et ne l'enkyte dans un statut de spectateur passif du monde.

2. Christakis and Zimmerman, University of Washington and Seattle Children's Hospital Research Institut, auteurs du livre : *The Elephant in the living room : Make television work for your kids*. Éd Rodale, Books, 22 août 2006. (« L'éléphant dans la salle de séjour : Faites fonctionner la télévision pour vos enfants »).

- Les parents peuvent être tentés d'utiliser la télévision comme moyen d'apaiser l'enfant, mais elle leur évite en réalité un travail éducatif sur lequel il pourrait s'appuyer pour grandir. Prenons deux exemples : Tous les parents savent comme le coucher d'un tout-petit est difficile : l'enfant rappelle, les parents y retournent, puis quittent sa chambre... pour revenir un peu plus tard, attirés par de nouveaux cris et finalement lui apprendre à s'endormir tout seul. Installer une télévision dans la chambre de leur enfant facilitera peut-être son endormissement, mais lui évitera d'affronter les angoisses de séparation qu'il trouvera tôt ou tard sur son chemin. Par ailleurs, l'enfant doit apprendre à faire face à l'absence, au vide, à l'ennui... C'est ce qui lui permettra plus tard de ne pas être dans une incessante avidité de consommation (achats inutiles, alcoolisme, partenaires kleenex...). Edulcorer la douleur de la frustration risque d'entraîner l'enfant dans une pseudo-satisfaction par le biais d'objets externes qui ne l'apaiseront jamais car le manque est interne.
- En outre, le bébé précocement captivé par le rythme rapide des couleurs et des sons qui se succèdent sur l'écran risque d'intérioriser ce rythme dans sa personnalité en formation. Ainsi peut s'installer un cercle vicieux tragique dans lequel les parents ne voient plus d'autre solution, pour calmer un enfant, que de le placer devant un écran... où des images et des sons qui se succèdent à un train d'enfer contribuent à accroître son instabilité. La télévision devient ce qui l'excite sans cesse selon un rythme toujours imposé par elle, et avec une intensité largement supérieure aux stimulations habituelles de la vie quotidienne. Elle devient un équivalent technologique de la relation pathogène, hyper-stimulante et intrusive. D'un côté, les parents ont recours à la télé pour que leur enfant reste tranquille... et de l'autre, ce même enfant révèle une agitation croissante aussitôt que l'écran s'éteint.

- De nombreux travaux d'éthologie, y compris appliqués à la relation mère-enfant, ont montré combien l'être humain est capable de s'accrocher, dès les débuts de sa vie, aux éléments les plus présents de son environnement et notamment à ceux dont il a l'impression qu'ils le regardent. Il est à craindre que les jeunes enfants ne développent une relation d'attachement aux modèles de la télé semblable à celle qu'ils ont avec les adultes qui les entourent. On voit combien l'argument qui consiste à dire que ces chaînes ne contiennent pas de publicité est fallacieux : tous leurs programmes constituent des supports publicitaires pour les produits dérivés que l'enfant demandera aussitôt qu'il les verra !

Certains enfants pourront même établir une relation d'attachement aux écrans indépendamment de tout contenu. Ils ne se sentiront sécurisés que si l'un de ces fameux écrans est allumé près d'eux. Jusqu'à devenir, plus tard, des adolescents qui attendent une approbation de ce qu'ils pensent, ressentent, et sont... par des écrans.

Pour toutes ces raisons, nous voyons que la télévision à destination des jeunes enfants pose des problèmes bien spécifiques. Avec elle, il ne s'agit plus seulement de tenter de gérer les choses en termes de qualité des programmes et de contrôle de la durée passée par chaque enfant devant le petit écran. Ces chaînes nous confrontent à la question de savoir quel type d'individus, et donc de société, nous voulons pour l'avenir.

Les professionnels peuvent attirer l'attention des parents qu'ils rencontrent sur ces questions, mais également être attentifs aux écrans présents dans les lieux d'attente ou d'accueil, et y installer une information sur les dangers de la télé pour les bébés.



Temps d'Arrêt / Lectures – Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.
- Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélémi, Claire Meerssman et Jean-François Servais.
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Rögiers.
- Procès Dutroux ; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.
- Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants. Catherine Marneffe.
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion. Serge Tisseron.
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloir, Françoise Mulkey, Gaëlle Renault.
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédition de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ? Pierre Delion.
- Choux, cigognes, « zizi sexuel », sexe des anges... Parler sexe avec les enfants ? Martine Gayda, Monique Meyfret, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.
- Le traumatisme psychique. François Lebigot.
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein.
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel. Jean-Marie Forget.
- Le déni de grossesse. Sophie Marinopoulos.
- La fonction parentale. Pierre Delion.
- L'impossible entrée dans la vie. Marcel Gauchet.
- L'enfant n'est pas une « personne ». Jean-Claude Quentel.
- L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ? Marie-Claude Blais.
- Les dangers de la télé pour les bébés. Serge Tisseron.
- La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle. Michèle Brian.
- Qu'est-ce qu'apprendre ? Le rapport au savoir et la crise de la transmission. Dominique Ottavi.
- Points de repère pour prévenir la maltraitance. Collectif.
- Traiter les agresseurs sexuels ? Amal Hachet.
- Adolescence et insécurité. Didier Robin.
- Le deuil périnatal. Marie-José Soubieux.
- Loyautés et familles. L. Couloubaritsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman.
- Paradoxes et dépendance à l'adolescence. Philippe Jeammet.
- L'enfant et la séparation parentale. Diane Drory.
- L'expérience quotidienne de l'enfant. Dominique Ottavi.
- Adolescence et risques. Pascal Hachet.
- La souffrance des marâtres. Susann Heenen-Wolff.
- Grandir en situation transculturelle. Marie-Rose Moro.
- Qu'est ce que la distinction de sexe ? Irène Théry
- L'observation du bébé. Annette Watillon.
- Parents défaillants, professionnels en souffrance. Martine Lamour.
- Infanticides et néonaticides. Sophie Marinopoulos

Retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en lignes,....

Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



POUR LES
ENFANTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite à chaque
élève de 4ème primaire



POUR LES
ADOLESCENTS
DE 12 À 15 ANS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



POUR LES
ADULTES

Une campagne participative de yapaka.be



POUR
LES PARENTS
D'ENFANTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées par les parents



POUR
LES PARENTS
D'ADOLESCENTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
écoles, associations fréquentées
par les parents

Nos enfants sont ce que nous leur transmettons, ils se développent en fonction de ce qu'ils reçoivent de leurs parents et de l'environnement social. Ce livre rassemble une série de pistes déjà initiées et qui chacune à leur manière permettent de décliner le thème de la campagne « L'exemple c'est nous ». Source d'inspiration, il permet à tous d'y puiser des idées pratiques parce que l'exemple passe par nous tous!

Livre de 80 pages
60.000 ex.

Diffusion gratuite via le secteur
associatif, les écoles, pouvoirs
publics, associations, entreprises,
groupements...

